

PAR L'AUTEUR DE LA SAGA SHANNARA

# TERRY BROOKS

Le Royaume magique de Landover *Intégrale* ①



« Tous vos désirs deviendront  
réalité dans ce royaume  
d'un autre monde. »

## Le Royaume magique de Landover

### Intégrale 1

Depuis la mort de sa femme deux ans plus tôt, Ben Holiday, avocat talentueux, est en pleine dépression. Un soir, il découvre dans un catalogue qu'un royaume de conte de fées est à vendre pour un million de dollars. Prêt à tout pour redonner un sens à son existence, il s'embarque pour New York afin d'y rencontrer le mystérieux vendeur, Monsieur Meeks. Ce dernier, après l'avoir convaincu de l'existence d'un tel lieu, lui fait signer un contrat en bonne et due forme et l'envoie en Virginie, en plein cœur de la forêt nationale George Washington, près de la ville de Lynchburg. Ben y découvre un passage qui le conduit tout droit vers le royaume magique de Landover. À peine arrivé, il découvre que le vendeur ne lui a pas tout dit...

Cette première intégrale comprend les ouvrages *Royaume magique à vendre!*, *La Licorne noire* et *Le Sceptre et le sort*.

Américain, **TERRY BROOKS** est l'un des auteurs phares de la Fantasy. Ses ouvrages se sont vendus à plus de cinquante millions d'exemplaires à travers le monde et apparaissent régulièrement en tête des meilleures ventes du *New York Times*.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuelle Pingault  
et Frédérique Le Boucher.

LE ROYAUME MAGIQUE  
DE LANDOVER

Intégrale 1



TERRY BROOKS

LE ROYAUME  
MAGIQUE  
DE LANDOVER

Intégrale 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuelle Pingault  
(tome 1) et Frédérique Le Boucher (tomes 2 et 3)*

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,  
Instagram et Twitter.

[www.editions-pygmalion.fr](http://www.editions-pygmalion.fr)

Sont rassemblés dans cette intégrale 1 les trois textes suivants :  
*Royaume magique à vendre !, Le Royaume magique de Landover – tome 1*  
*La Licorne noire, Le Royaume magique de Landover – tome 2*  
*Le Sceptre et le Sort, Le Royaume magique de Landover – tome 3*

Ces traductions sont publiées en accord avec Del Rey, une marque de Random  
House, une division de Penguin Random House LLC.

Titre original : *Magic kingdom for sale*

© Terry Brooks, 1986

© Éditions J'ai lu, 1994, pour la présente traduction

Titre original : *Black Unicorn*

© Terry Brooks, 1987

© Éditions J'ai lu, 1996, pour la présente traduction

Titre original : *Wizard at Large*

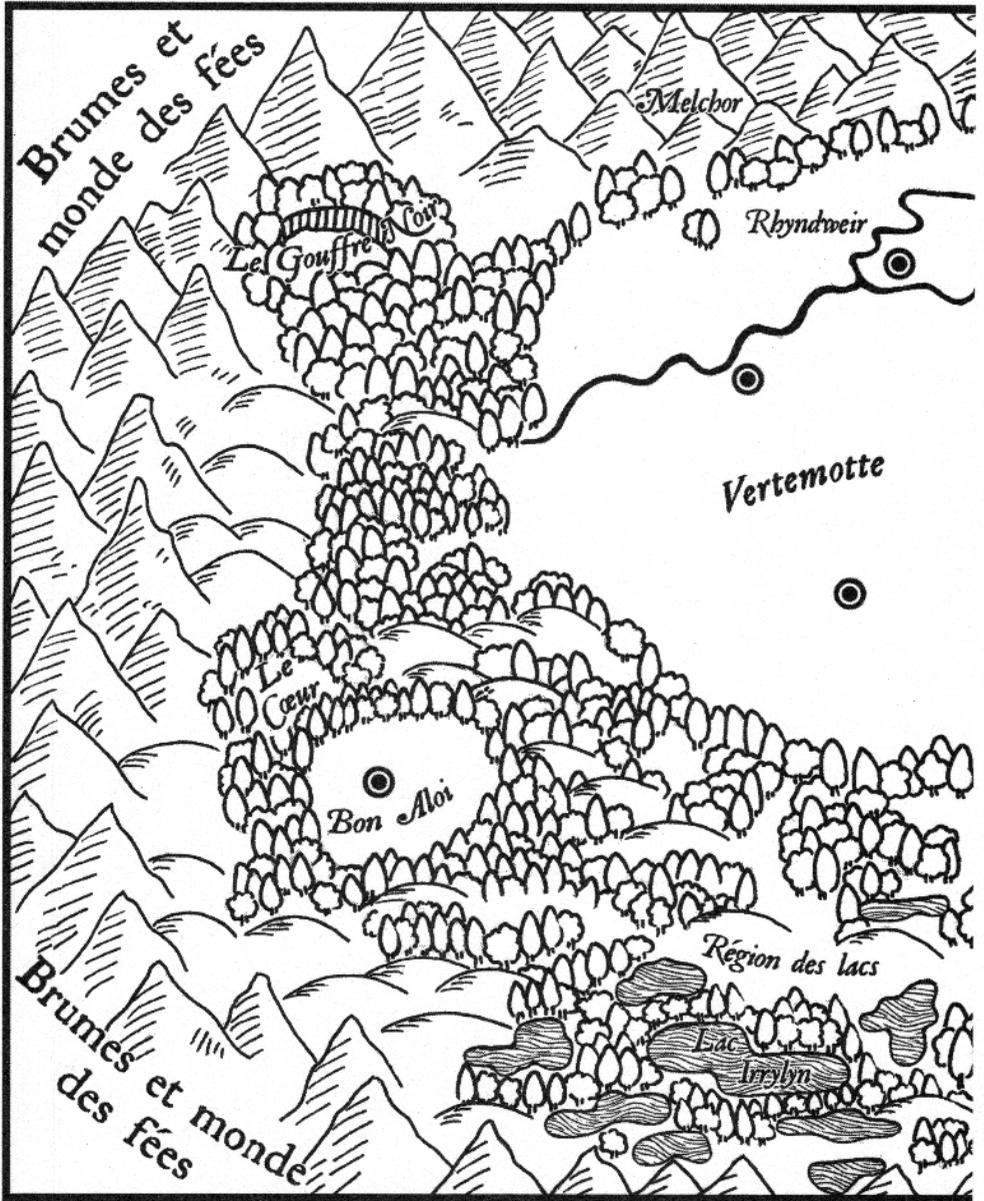
© Terry Brooks, 1988

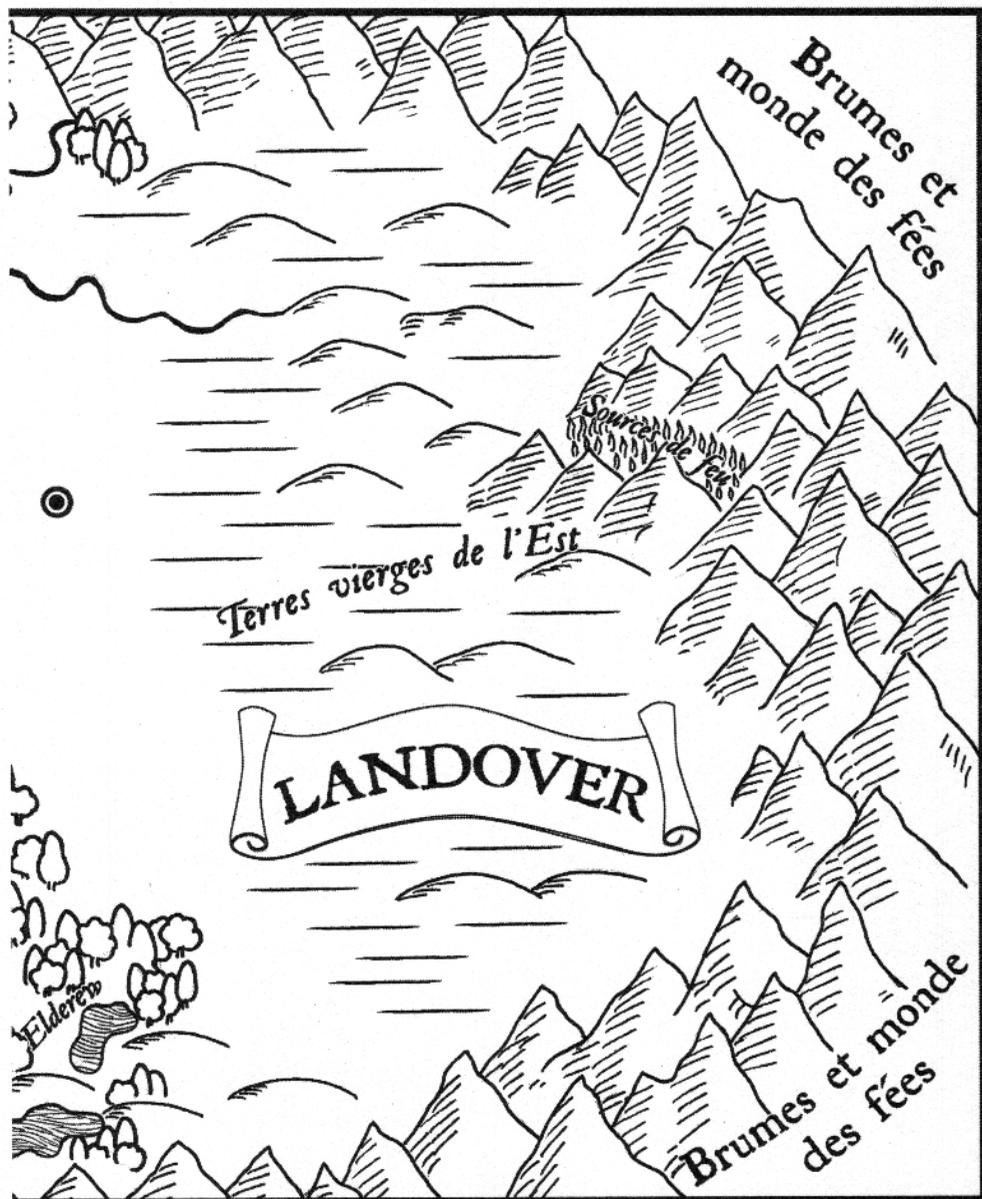
© Éditions J'ai lu, 1996, pour la présente traduction

Pour la carte en début d'ouvrage : © Bragelonne 2010

© 2018, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition  
ISBN : 978-2-7564-2376-0

Royaume magique à vendre !





D'après la carte de Russ Charpentier.



*Pour Kennard, Vernon, Bill, John et Mike.*

*Cela s'est passé à peu près comme cela...*



## BEN

C'était une publicité de chez Rosen. Il s'agissait de la plaquette de Noël du grand magasin, intitulée *Livre des souhaits*.

Elle était adressée à Annie.

Ben Holiday resta figé devant sa boîte aux lettres ouverte, son regard glissant de la couverture gaiement décorée du catalogue à l'étiquette blanche portant le nom de sa femme disparue. Le hall du gigantesque immeuble de Chicago, désert à l'exception du surveillant et de lui-même, lui semblait étrangement calme dans le crépuscule grisâtre de cette fin d'après-midi. Au-dehors, derrière les cloisons de verre qui marquaient l'entrée de l'édifice, le vent d'automne balayait de ses rafales glacées le canyon de Michigan Avenue et annonçait en longs soupirs la venue de l'hiver.

Ben caressa de son pouce la couverture lisse du *Livre des souhaits*. Annie adorait faire du shopping, même par correspondance. Rosen était l'un de ses magasins préférés.

Ses yeux se remplirent soudain de larmes. Il ne s'était toujours pas remis de sa mort, même au bout de deux ans. Parfois, il lui semblait que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, et que lorsqu'il retournerait chez lui, elle serait là à l'attendre.

Il plongeait son regard dans le cube sombre de la boîte aux lettres désormais vide. Il se souvenait du jour où il avait appris qu'elle était morte. Il rentrait tout juste du tribunal et réfléchissait à la meilleure façon de persuader son adversaire, un avocat du nom de Bates, que sa dernière offre de dédommagement était dans l'intérêt de tout le monde, quand le téléphone avait sonné. Annie avait eu un accident sur l'autoroute. Elle était à l'hôpital, dans un état critique. Pouvait-il venir au plus vite ?

Il secoua la tête. La voix du médecin lui racontant ce qui s'était passé résonnait toujours à ses oreilles. Elle était si calme et rationnelle, cette voix... Il avait tout de suite compris qu'Annie était à l'agonie. Il l'avait deviné immédiatement. Le temps qu'il arrive, elle était morte. Le bébé était mort lui aussi. Annie n'était enceinte que de trois mois.

— Monsieur Holiday ?

Surpris, il regarda vivement autour de lui. George, le surveillant, l'observait depuis le bureau d'accueil.

— Ça va ?

Ben hochait la tête et se força à sourire rapidement.

— Oui, oui, je pensais à autre chose.

Il referma la boîte aux lettres, fourra dans la poche de son manteau tout ce qu'il en avait sorti, sauf le catalogue, et, tenant ce dernier à deux mains, prit le chemin des ascenseurs. Il n'aimait guère être surpris en position de faiblesse. C'était peut-être son côté avocat.

— Fait pas chaud, hein, dit George en regardant la grisaille extérieure. L'hiver sera rude. Beaucoup de neige, à ce qu'il paraît. Comme il y a deux ans.

— Ça y ressemble.

Ben l'avait à peine entendu. Il se remit à contempler la revue. Annie avait toujours aimé le *Livre des souhaits*. Elle lui lisait le descriptif des articles les plus bizarres. Elle échafaudait des théories sur les gens qui achetaient ce genre de choses.

Il prit l'ascenseur jusqu'à son luxueux appartement du dernier étage, jeta son manteau dans un coin et entra dans le

salon, le catalogue toujours à la main. Le crépuscule enveloppait les meubles et tachetait d'ombre la moquette et les murs, mais Ben n'alluma pas et se tint immobile devant la série de baies vitrées qui donnaient sur le solarium et, au-delà, sur les immeubles de la ville. Des lumières scintillaient dans le soir gris, distantes et solitaires, chacune source de vie isolée de milliers d'autres.

On est si souvent seul, pensa-t-il. Comme c'est étrange...

Une nouvelle fois, il regarda l'imprimé. Pourquoi l'avaient-ils donc envoyé à Annie ? Pourquoi les commerçants continuaient-ils d'expédier prospectus, dépliants, échantillons et Dieu sait quoi encore à des gens depuis longtemps morts et enterrés ? C'était une violation de leur vie privée. Un affront. Ne révisaient-ils jamais leurs fichiers d'adresses ? Ou bien refusaient-ils simplement de perdre leurs clients ?

Il alluma enfin et se dirigea vers le bar pour se préparer un scotch, un Glenlivet, avec de la glace et un peu d'eau. Il le dosa avec attention et y goûta. Il avait rendez-vous avec des amis dans moins de deux heures et avait promis à Miles que, cette fois, il serait là. Miles n'était pas seulement son associé, c'était probablement son seul véritable ami depuis la mort d'Annie. Tous les autres s'étaient éloignés imperceptiblement, s'étaient perdus en chemin lors de son changement de vie sociale. Les couples et les célibataires ne font pas bon ménage, et la plupart de leurs proches étaient des couples. Il n'avait pas fait d'efforts pour entretenir les amitiés, absorbé par son travail et son chagrin privé, personnel. Il n'était plus d'agréable compagnie et seul Miles avait eu la patience, la persévérance, de rester auprès de lui.

Il reprit une gorgée et retourna à la fenêtre. Les lumières urbaines lui rendaient ses clins d'œil. La solitude n'était pas si désagréable, après tout. C'était l'ordre des choses. Il fronça les sourcils. Enfin, c'était ainsi qu'il le voulait. Il avait choisi de s'isoler. Il aurait pu se refaire des amis de plusieurs manières. Il aurait pu rejoindre pratiquement n'importe quel cercle social de la ville, qui en comptait d'innombrables. Il possédait les attributs nécessaires : jeunesse, réussite, et même

richesse, si cela avait une quelconque importance. Et dans ce monde, cela importait presque tout le temps. Non, rien ne l'obligeait à vivre en reclus.

Et pourtant, il s'en tenait là, car le problème était qu'il n'avait pas sa place dans la société. Il savait que Miles comprenait ce sentiment, au moins en partie, sans être de son avis. Miles, c'était l'homme sociable par excellence, toujours à l'aise avec les autres, invariablement chez lui où qu'il fût. Il désirait que Ben en fasse autant. Il voulait le sortir de cette retraite volontaire et le remettre sur les rails de la vie publique. Pour lui, son ami était une sorte de défi à relever. C'était pour cela qu'il tenait tant à ces réunions au bar. C'était pour cela qu'il exhortait Ben à oublier Annie et à reprendre le cours de son existence.

Il finit son scotch et se resservit. Il buvait pas mal depuis quelque temps, peut-être plus que de raison. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Quarante-cinq minutes s'étaient écoulées. Encore autant et son chaperon pour la soirée serait là. Ben secoua la tête, écoeuré. Sur certains sujets, Miles n'était pas si clairvoyant qu'il le croyait.

Son verre à la main, Ben revint une nouvelle fois à la fenêtre, regarda dehors un moment, puis se retourna, tirant les rideaux sur la nuit. Revenu au canapé, il se demandait s'il allait écouter les messages de son répondeur téléphonique lorsque son regard tomba sur le catalogue. Il avait dû le poser là sans s'en apercevoir. Il était sur la table basse, parmi le reste du courrier, et sa couverture glacée réfléchissait la lumière de la lampe.

Rosen's, Ltd. *Livre des souhaits.*

Il s'assit lentement et le prit en main. C'était un album de Noël, une liste de rêves et de désirs comme il en avait déjà vu. Publiée annuellement par le grand magasin qui se targuait de proposer à chacun quelque chose à son goût, cette revue était réservée à une certaine élite, une élite fortunée.

Mais il avait toujours plu à Annie.

Il se mit à tourner les pages avec lenteur. Les articles lui sautaient au visage, cadeaux pour ceux qui ont tout, assortiments de curiosités pour la plupart en exemplaire unique,

introuvables ailleurs : dîner pour deux personnes dans la propriété californienne d'une star de l'écran, transport compris ; croisière en yacht de dix jours pour soixante passagers, avec équipage au complet et restauration sur mesure ; séjour d'une semaine sur une île privée des Caraïbes, avec accès libre à la cave à vin et à un garde-manger bien garni ; bouteille de vin vieille de cent cinquante ans ; création à la demande d'objets en diamant et verre soufflé à la bouche ; cure-dent en or ; manteaux de poupée en zibeline ; échiquier de collection avec pièces taillées dans l'ébène à l'effigie de personnages de films de science-fiction ; tenture tissée à la main représentant la signature de la Déclaration d'indépendance des États-Unis.

La liste s'étendait, chaque rubrique plus étrange et exotique que la précédente. Ben but un long trait de whisky, à la fois dégusté et fasciné par tant d'extravagance. Il tourna quelques feuilles et se retrouva au milieu de la brochure. On y voyait une baignoire transparente dont les parois renfermaient des poissons rouges vivants. Il y avait aussi un nécessaire de rasage en argent personnalisé en lettres d'or. Pourquoi, mais *pourquoi* irait-on acheter de telles...

Il ne termina pas sa pensée, attiré par une illustration correspondant à l'annonce offerte sur la double page étalée devant lui. Le descriptif était le suivant :

#### ROYAUME MAGIQUE À VENDRE

Landover, terre d'enchantements et d'aventures tirée des brumes du temps, contrée de chevaliers et de pages, de dragons et de gentes damoiselles, de sorciers et de jeteurs de sorts. Là, la magie le dispute à la bravoure, la chevalerie y est le mode de vie du véritable héros. Tous vos désirs deviendront réalité dans ce royaume d'un autre monde. Un seul fil manque à la tapisserie : vous ! Pour régner sur l'ensemble. Évadez-vous et renaissiez au pays des rêves.

Prix : un million de dollars.

Pour entretien personnel et financier préalable, demander Meeks, maison mère.

C'était tout. L'illustration, fort colorée, représentait un chevalier sur sa monture aux prises avec un dragon cracheur de feu, une jeune femme assez court vêtue s'abritant derrière une muraille et un sorcier drapé de sombre qui levait les mains comme pour jeter quelque sort mortel. À l'arrière-plan gambadaient des créatures, peut-être des gnomes ou des elfes, tandis que les tours et les parapets de majestueux châteaux forts se détachaient sur fond de collines embrumées.

L'ensemble semblait sortir tout droit de la légende du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde.

— C'est dingue ! murmura Ben presque malgré lui. Incrédule, il contemplait le catalogue, certain d'avoir mal compris. Puis il relut le texte. Et le lut de nouveau. C'était toujours le même. Il vida son verre d'un trait et se mit à croquer les glaçons, agacé par cette offre insensée. Un million de dollars pour un royaume de conte de fées ? Et puis quoi encore ? C'était certainement un canular.

Il posa la publicité, se leva d'un bond et gagna le bar pour se servir un autre verre. Il regarda un instant dans le miroir du placard. Il y vit un homme de taille moyenne, mince, musclé, l'air sportif, le visage un peu long, les pommettes et le front hauts, un peu dégarni sur le devant ; son nez était busqué et son regard d'un bleu perçant. Pour un individu de trente-neuf ans, il faisait très quinquagénaire, devenu vieux trop vite et trop tôt.

Évadez-vous au pays des rêves...

Un endroit pareil ne pouvait pas exister. Le descriptif était exagéré, inventé, « gonflé », comme disent les vendeurs de voitures. La vérité se trouvait ensevelie sous la rhétorique. Il se mordilla la lèvre machinalement. Il n'y avait pas tant d'éloquence que cela dans ces quelques lignes. Et Rosen était un magasin très respecté, qui ne prendrait pas la liberté d'offrir un produit à la vente sans pouvoir le livrer à un acheteur éventuel.

Ben sourit. À quoi pensait-il donc ? Un acquéreur ? Mais personne ne voudrait jamais... Voilà pourtant qu'il se posait des questions. Lui-même y réfléchissait. Il était là, à boire son

whisky en se disant qu'il n'avait pas sa place dans la société, lorsqu'il avait ouvert le catalogue et immédiatement remarqué la page concernant Landover. Lui qui s'était toujours senti étranger dans son propre monde, qui cherchait sans cesse un moyen d'échapper à ce qu'il était, il tenait enfin sa chance.

Son sourire s'élargit. Quelle bêtise ! Il en était réellement à étudier une possibilité que tout homme sain d'esprit ne considérerait pas plus de dix secondes !

L'alcool commençait à lui monter à la tête et il se mit à marcher pour en dissiper les effets. Il regarda sa montre en pensant à Miles, et soudain, il n'eut plus envie de se rendre à ce rendez-vous. Il ne voulait plus aller nulle part.

Il saisit le téléphone et composa le numéro de son ami.

— Bennett, répliqua une voix familière.

— Miles, j'ai décidé de ne pas y aller ce soir. Ça ne t'ennuie pas, j'espère ?

Un temps.

— Ben, c'est toi ?

— Écoute, vas-y sans moi.

— Tu vas venir, répondit Miles d'un ton sans réplique. Tu as dit que tu viendrais et tu tiendras parole. Tu as promis.

— Je reprends ma promesse, alors. Les avocats font ça en permanence. Tu lis les journaux, non ?

— Ben, tu as besoin de sortir. Tu as besoin de voir autre chose que ton bureau et ton appartement, même si les deux sont plus que confortables. Et de montrer au reste de la profession que tu es toujours en vie !

— Je te charge de les mettre au courant. Dis-leur que je serai présent la prochaine fois, sans faute. Dis-leur n'importe quoi. Mais pour ce soir, ne compte pas sur moi.

Il y eut un nouveau silence, plus long celui-ci.

— Tout va bien ?

— Très bien. Mais je suis absorbé par quelque chose. Je veux finir.

— Tu travailles trop, Ben.

— On en est tous là, non ? À demain.

Il raccrocha avant que Miles puisse ajouter un mot. Il regarda le téléphone un moment. Au moins, il n'avait pas menti. Il était bel et bien concentré sur un projet, même si c'était complètement insensé. Il prit une gorgée de scotch. Si Annie avait encore été de ce monde, elle aurait compris. Elle avait toujours saisi la fascination qu'il éprouvait devant les énigmes et les défis que les autres se contentaient d'éviter. Elle partageait cela avec lui.

Il secoua la tête. Mais non, si Annie avait été là, il n'aurait pas envisagé de s'évader dans un rêve impossible.

Cette idée impliquait tant de conséquences qu'il retourna au canapé, son verre à la main, et reprit le catalogue pour relire l'article une fois de plus.

Le lendemain, Ben arriva en retard au cabinet Holiday & Bennett, et lorsqu'il s'y montra enfin, son humeur s'était passablement dégradée. Il avait prévu de commencer la matinée en plaidant dans une affaire de fusionnement, mais, parvenu au tribunal, il avait découvert que la séance avait été annulée et ne pourrait avoir lieu qu'un mois plus tard. Les regards que lui avaient adressés les clerks et le juge exprimaient clairement leur opinion : c'était ainsi que les choses se passaient dans le domaine de la justice, et lui plus que tout autre aurait dû en être conscient. Et surtout, accepter cette réalité.

Mais il refusait d'y adhérer, il y opposait un refus catégorique, et ces pratiques l'écœuraient. D'un autre côté, il n'y pouvait pas grand-chose. Et, à la fois frustré et furieux, il se rendit au bureau, salua les jeunes femmes de la réception d'un grognement, prit ses messages et se retira dans son antre pour fulminer tout à son aise. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Miles apparaissait à la porte.

— Alors, j'apprends qu'on est tout guilleret ce matin, hmm ? lança-t-il, taquin.

— Ouais, c'est ça, répondit Ben en se balançant sur son fauteuil. J'irradie la joie et le bonheur.

— Si je comprends bien, ton audience s'est mal passée ?

— Elle ne s'est pas passée du tout, mon audience. Un incapable patenté l'a retirée du rôle. Maintenant, je n'ai plus qu'à attendre que les poules aient des dents pour qu'on l'y remette. Quelle vie !

— Oh, ce n'est pas l'enfer. Et puis, c'est le système : il est urgent de patienter, on a tout le temps.

— Peut-être, mais moi j'en ai jusque-là !

Miles s'avança pour s'installer dans l'un des fauteuils qui faisaient face au long bureau de chêne. C'était un homme grand, la taille épaisse, les cheveux foncés et drus, les traits presque enfantins, mais pondérés par une moustache. Ses yeux, toujours à demi fermés, clignèrent lentement.

— Tu sais ce qui ne va pas, Ben ?

— Je devrais être au fait, tu me l'as assez seriné.

— Alors pourquoi tu n'écoutes pas ? Arrête de passer ton temps à vouloir changer ce qui ne peut pas l'être !

— Miles...

— La mort d'Annie, le système judiciaire, tout cela, tu n'y peux rien, Ben. Ni maintenant, ni jamais. Tu es comme Don Quichotte et ses moulins à vent ! Tu es en train de gâcher ta vie, tu le sais, ça ?

Ben fit mine d'écarter Miles du revers de la main.

— Non, tu vois, je n'étais pas au courant. Et puis, ton équation ne tient pas. Je sais que rien ne fera revenir Annie. Je l'ai accepté. Mais il n'est peut-être pas trop tard pour ressusciter le système judiciaire, celui que nous avons connu, celui pour lequel nous sommes entrés dans la profession.

— Non, mais si tu t'entendais des fois, soupira Miles. Mon équation tient très bien la route, mon vieux. Elle est même douloureusement juste. Tu n'as jamais admis la mort d'Annie. Tu demeures replié dans ta coquille parce que tu refuses d'accepter ce qui s'est passé. Comme si vivre ainsi allait changer quoi que ce soit ! Je suis ton ami, Ben, peut-être le seul qui te reste. Alors, j'ai le droit de te parler comme je le fais. Car tu ne peux pas te permettre de me perdre !

Il se pencha en avant et reprit :

— Et toutes ces salades sur comment c'était avant dans le milieu de la justice, ça me rappelle mon père quand il me racontait qu'il devait faire dix kilomètres à pied dans la neige pour se rendre à l'école. Qu'est-ce que je dois faire ? Vendre ma voiture et venir bosser à pied ? Tu ne peux pas remonter le temps, même si tu en as drôlement envie. Tu dois accepter les choses telles qu'elles sont.

Ben le laissa terminer sans l'interrompre. Miles avait raison sur un point : lui seul pouvait se permettre de lui parler ainsi et c'était bien parce qu'il était son meilleur ami. Mais il avait toujours eu une conception différente de la vie, préférant se mêler à son milieu plutôt que de le modifier, choisissant continuellement de « faire avec ». Il ne comprenait pas qu'il y a certains événements qu'un être humain ne peut cautionner.

— Oublions Annie un instant, dit Ben avant de s'arrêter pour réfléchir. Laisse-moi t'apprendre que l'évolution fait partie des choses de la vie ; elle naît des efforts conjugués d'hommes et de femmes que le *statu quo* ne satisfait pas, et en général elle est bénéfique. J'ajouterai que le changement découle souvent de notre expérience, pas seulement de notre imagination. L'histoire joue son rôle. En conséquence, ce qui fut et n'est plus ne saurait être repoussé pour la seule raison que c'est de l'attendrissement passéiste.

Miles leva la main pour intervenir.

— Je ne dis pas que...

— Est-ce que tu peux m'assurer en toute honnêteté que tu te félicites de la direction prise par la justice du pays ? Peux-tu soutenir qu'elle est aussi juste et efficace qu'il y a quinze ans, lorsque nous y avons fait nos premiers pas ? Mais regarde ce qui s'est passé, nom de nom !

Miles le fixa du regard, la tête inclinée comme pour le jauger.

— Tu as fini, oui ?

Ben rougit légèrement et fit un signe affirmatif.

— Tu te sens mieux ?

— Beaucoup mieux, merci.

— Parfait. Un dernier mot, tout de même : j'ai écouté attentivement ce que tu m'as dit, j'ai enregistré chaque parole, et il se trouve que je suis d'accord sur presque tout. Malgré cela, je réponds : et alors ? Des discours, on en a donné des milliers, il s'est tenu des milliers de réunions, on a publié des milliers d'articles traitant des problèmes que tu as si éloquemment résumés. Et ça a changé quoi ?

— Pas grand-chose, soupira Ben.

— Je vois qu'on se comprend. Puisqu'il en est ainsi, quelle différence crois-tu pouvoir apporter, toi ?

— Je ne sais pas, mais ce n'est pas la question.

— Non, pour toi, je m'aperçois bien que cela n'est pas le propos. Si tu veux t'engager seul dans une bataille contre le système dans l'idée de le modifier, libre à toi. Mais, un peu de modération dans tes convictions serait bienvenu. Prends un jour de repos et les interrogations les plus cruciales de l'existence gagneront en relativité, ce qui t'évitera de te brûler les ailes. D'accord ?

— D'accord, ça va, d'accord. Mais la modération, ce n'est pas mon fort.

— À qui le dis-tu... Parlons d'autre chose, hein ? D'hier soir. Crois-moi si tu veux, mais on t'a demandé au bar. Ils ont dit que tu leur manquais.

— Ils doivent avoir drôlement besoin de compagnie, alors.

— Possible, répondit Miles en haussant les épaules. Qu'est-ce qui comptait tant pour que tu ne puisses pas venir ? Un nouveau dossier ?

Ben réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Non, rien de neuf. Je désirais juste me consacrer à quelque chose.

Il hésita, puis, impulsivement, tira de sa serviette le *Livre des souhaits*.

— Miles, tu veux voir un truc vraiment bizarre ? Tiens, regarde.

Il feuilleta le catalogue jusqu'à la page de Landover et le fit glisser sur le bureau. Son ami se pencha pour le saisir puis reprit sa position dans le fauteuil.

— Royaume magique à vendre... Landover, terre d'enchantements et d'aventures... Mais qu'est-ce que c'est ? (Il essayait de trouver la couverture.)

— C'est une plaquette de Noël, expliqua Ben. Le *Livre des souhaits* de chez Rosen, à New York. Tu en as sûrement déjà vu, c'est plein de cadeaux uniques.

Miles reprit sa lecture, arriva au bas du texte et leva la tête.

— Un million seulement, dis-moi, c'est une affaire ! Prenons le premier vol pour New York et posons notre candidature avant tout le monde.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— La même chose que toi, j'espère. Il y a un cinglé qui se balade en liberté !

Ben opina lentement du chef.

— C'est ce que j'ai cru aussi. Mais Rosen ne passerait pas une publicité pareille dans son catalogue s'il n'y avait rien à la clé.

— Alors, c'est une mise en scène. Leurs dragons doivent être des lézards hypertrophiés et leur magie des tours de passe-passe. Chevaliers et gentes dames recrutés par l'agence Truc, dragons fournis gracieusement par le zoo de San Diego !

Ben attendit que le rire de son ami s'épuise pour demander :

— Tu crois vraiment ?

— Évidemment ! Pas toi ?

— Je ne suis pas très fixé.

Miles fronça les sourcils et lut le descriptif une fois encore. Lorsqu'il eut terminé, il repoussa l'imprimé sur le bureau.

— C'est à cause de ça que tu es resté chez toi hier soir ?

— En partie, oui.

Il y eut un long silence. Miles finit par s'éclaircir la gorge.

— Ben, ne me dis pas que tu envisages de...

À cet instant, le téléphone sonna. Ben décrocha, écouta et regarda son ami.

— Mme Lang est arrivée.

Miles jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.

— Elle veut refaire son testament, je crois.

Il hésita, comme s'il allait dire quelque chose, puis fourra ses mains dans ses poches et se tourna vers la porte.

— Allez, ça suffit. J'ai du travail. À plus tard.

Il sortit de la pièce en fronçant les sourcils. Ben le laissa partir.

Cet après-midi-là, Ben quitta le bureau tôt et se rendit au club de sport. Il passa une heure dans la salle d'haltérophilie, puis une autre à boxer les sacs de sable qu'il avait fait installer plusieurs années auparavant. Il avait été boxeur au cours de sa jeunesse, pendant presque cinq ans. Il avait obtenu les Gants d'argent et aurait pu pousser jusqu'aux Gants d'or, mais d'autres occupations l'avaient accaparé et il avait abandonné son quartier pour aller suivre ses études ailleurs. Il était cependant resté dans le circuit, faisant même quelques rounds lorsqu'il en avait le loisir. Sinon, il faisait du sport, se maintenait en forme, entretenait ses muscles. C'était presque devenu une religion depuis la mort d'Annie. Cela l'aidait à soulager une partie de sa frustration et de sa colère. Et à passer le temps.

Miles voyait en lui une sorte de reclus inconsolable, qui se cachait aux yeux du monde pour pleurer sa défunte. C'était peut-être l'idée que tous se faisaient de lui. Mais ce n'était pas la mort d'Annie qui avait créé cette maladie sociale. Elle n'avait fait que la déclencher. Il se retirait de plus en plus en lui-même depuis quelques années, déçu par ce qu'il interprétait comme la détérioration continue de sa profession, frustré par la façon dont la justice s'effondrait au lieu de poursuivre les buts pour lesquels elle avait été conçue. Miles trouvait curieux qu'il pensât ainsi, lui, l'avocat d'affaires qui avait abattu plus de Goliath que David n'aurait pu en rêver. De quoi se plaignait-il puisque le système fonctionnait si bien en sa faveur ? Mais les succès personnels n'ont parfois d'autre effet que de souligner les injustices qui frappent les autres. C'était comme ça avec Ben.

Rentré chez lui, il se prépara un whisky on the rocks et s'installa dans le salon, assis sur le canapé pour contempler par la fenêtre les lumières de la ville. Au bout d'un moment,

il sortit de sa serviette le *Livre des souhaits* et l'ouvrit à la page de Landover. Il y avait pensé toute la journée. Il n'avait réfléchi à rien d'autre depuis que, la veille au soir, il avait pour la première fois posé son regard dessus.

Et si c'était vrai ?

Il resta un long moment, le verre à la main, la brochure étalée devant lui, à considérer cette possibilité. Sa vie actuelle, il le voyait bien, ne le menait nulle part. Annie était décédée. La profession juridique, pour lui au moins, était tout aussi morte. Il y avait toujours plus de dossiers à traiter, plus de batailles de prétoire à remporter, plus de Goliath à vaincre. Mais les excès et les déficiences du système étaient là *ad vitam aeternam*. En fin de compte, il ne ferait jamais que répéter le même rituel, avec ses insatisfactions et ses déceptions, sans que rien ait aucun sens. La vie devait bien pouvoir lui offrir davantage.

Il le fallait.

Il détailla le chevalier faisant face au dragon, la demoiselle dans son donjon, le sorcier jetant son sort, les lutins qui assistaient à la scène. Landover. Un songe tout droit sorti d'un catalogue.

Évadez-vous au pays des rêves...

Pour un million de dollars, évidemment. Mais il avait cet argent. Assez pour se payer trois Landover. Son père et sa mère, aujourd'hui décédés, étaient riches, et il exerçait une profession lucrative. Le million était là – s'il faisait le choix de le dépenser ainsi.

Et puis il y avait cet entretien avec le nommé Meeks. Cela l'intriguait. Quel pouvait être le but de cette conversation ? Sélectionner les candidats ? Ils croyaient donc qu'il y en aurait plusieurs et qu'il faudrait choisir ? Peut-être, puisqu'il s'agissait après tout d'opter pour un roi.

Il inspira profondément. Quel genre de souverain ferait-il ? Il possédait de quoi acheter son titre, mais il n'était pas unique en son genre. Il était en bonne forme physique et mentale, mais là encore il n'était pas le seul. Il savait s'y prendre avec les

gens et les lois, et cela, tout le monde n'en était pas capable. Il était compatissant. Honorable. Clairvoyant.

Fou à lier.

Il vida son verre, referma la brochure et se dirigea vers la cuisine pour se préparer à dîner. Il prit son temps pour cuisiner un plat de bœuf aux légumes assez extravagant, puis pour se le servir, accompagné de vin. Lorsqu'il eut fini de manger, il retourna au salon et reprit sa place sur le canapé, devant le *Livre des souhaits*.

Il savait déjà ce qu'il allait faire. Peut-être le savait-il depuis le premier instant. Il avait besoin de croire en quelque chose, comme avant. Il avait besoin de retrouver la magie, le sentiment d'émerveillement et d'impatience qui l'avait jadis poussé à faire du droit. Et, par-dessus tout, il avait besoin d'un but, car c'était cela qui donnait un sens à la vie.

Landover pouvait lui apporter cela.

Il ne savait pas encore avec certitude s'il y trouverait son bonheur, évidemment. Il s'agissait peut-être d'un énorme canular tel que Miles l'avait décrit, avec pour tous dragons, des iguanes trop grands et pour tous chevaliers et enchanteurs, des acteurs de l'agence Truc. Cette conception n'était probablement qu'un coup monté, une pâle imitation de ce que l'imagination pouvait produire. Et même si c'était vrai, si tout correspondait à la description, si l'illustration était fidèle, rien ne prouvait que cela vaudrait mieux qu'un rêve. La vie y était potentiellement aussi ordinaire que dans le monde actuel.

Malgré tout, le jeu en valait la chandelle, parce qu'il avait bien étudié les paramètres de son existence présente et qu'il n'y restait plus d'inconnues. D'autre part, de manière tout à fait inexplicable, il savait que quelle que soit sa décision, Annie n'étant plus là, la seule mauvaise résolution était de n'en pas prendre du tout.

Il se dirigea vers le bar et se prépara un cocktail. Il leva son verre à la santé de son reflet dans le miroir.

Il se sentait euphorique.

Le lendemain matin, Ben ne passa au bureau que pour annuler ses rendez-vous de la semaine et ceux de la semaine

suivante, et pour régler quelques affaires urgentes. Il prenait quelques jours de vacances, annonça-t-il aux secrétaires et à l'étudiant en droit qui travaillait là à mi-temps pour faire ses recherches. Les dossiers pouvaient attendre son retour. Miles plaidait au tribunal et ne pouvait donc pas poser de questions. Cela valait mieux.

Il appela l'aéroport et retint une place.

À midi, il était en route pour New York.

## MEEKS

New York était froide, grise et inhospitalière : ses arêtes vives tranchaient le ciel masqué de nuages et de brume ; les étendues planes de sa peau luisaient sous une averse soutenue. Ben observa la métropole se matérialiser comme par enchantement tandis que le 727 filait au-dessus des eaux de l'East River avant de descendre vers la piste déserte. Au loin, la circulation ondulait sur les autoroutes comme le sang circule dans les veines, mais la ville avait l'apparence d'un cadavre.

Il prit un taxi pour se rendre de La Guardia à l'hôtel Waldorf, s'installa en silence sur la banquette arrière et entreprit de ne prêter aucune attention au chauffeur qui écoutait du reggae. Au Waldorf, il loua une chambre, résistant à la tentation de réserver une suite. Il n'aurait pas un tel confort à Landover. C'était peut-être un raisonnement absurde, mais il devait bien commencer quelque part et le moment lui semblait aussi convenable qu'un autre. Il faut marcher un pied devant l'autre, comme dit l'adage.

Une fois arrivé, il se donna cinq minutes pour défaire sa valise, puis consulta l'annuaire téléphonique afin de trouver les coordonnées de Rosen. Elles y figuraient en gros caractères. Ben composa le numéro et patienta. Lorsque le standard général lui répondit, il réclama le service clientèle et attendit

que l'on transmette son appel. Il expliqua à une deuxième personne que l'un des articles du *Livre des souhaits* de Noël l'intéressait et qu'il désirait prendre rendez-vous avec M. Meeks. Il y eut un silence au bout duquel on lui demanda la référence de la rubrique en question, puis il fut à nouveau aiguillé vers un autre poste.

Cette fois-ci, plusieurs minutes s'écoulèrent. Enfin, une troisième voix se fit entendre, toujours féminine, mais plus étouffée et râpeuse. Pouvait-il donner son nom, son adresse et un numéro de carte de crédit ? Il s'exécuta. Quand voulait-il voir M. Meeks ? Le lendemain matin, si possible. Il venait de Chicago et n'était à New York que pour quelques jours. Un rendez-vous à 10 heures lui convenait-il ? Parfaitement. 10 heures juste, donc ? Entendu.

Le combiné devint muet. Ben l'observa une minute, puis raccrocha.

Savait-il vraiment ce qu'il faisait ? Appréciait-il pleinement tous les aspects de ce à quoi il se préparait ? Encore une fois, la réponse à ces doutes fut la même. Oui, il savait ce qu'il faisait. Oui, il appréciait pleinement tous les aspects de la question. Enfin, autant qu'il lui était possible de le faire. Un pied devant l'autre, n'est-ce pas ? Il était conscient de devoir laisser beaucoup de choses derrière lui en partant, si ce royaume de Landover s'avérait exister, mais la plus grosse part n'était composée que de biens matériels auxquels il ne tenait plus guère : voitures, trains, avions, réfrigérateurs, cuisinières, lave-vaisselle, W.-C. intérieurs, rasoirs électriques, toutes commodités modernes que l'on abandonnait en bivouaquant au bord d'un torrent canadien. La différence, c'était qu'en allant camper, on ne quittait tout cela que pour quelques semaines. Ce ne serait pas le cas. Il lui faudrait rester bien plus longtemps et cela n'aurait rien de commun avec une expédition de plaisance. Telle était du moins son idée.

Comment cela serait-il ? se demanda-t-il soudain. À quoi ressemblerait ce monde de conte de fées nommé Landover, ce royaume qui se retrouvait à vendre dans les pages d'un catalogue ? Serait-ce comme le pays d'Oz avec ses sorcières et son

épouvantail qui parle ? Faudrait-il suivre une route de briques jaunes ?

Il se retint de faire sa valise et de quitter New York sur-le-champ avant de s'être engagé plus avant dans cette aventure. En allant au fond des choses, ce qui comptait n'était pas tant le bon sens de sa démarche ou le futur dans lequel il choisissait d'entrer. Mais, c'était sa décision délibérée de changer le cours de sa vie et de retrouver ainsi le goût de l'existence. Ceux qui restent sur leurs positions n'avancent plus. Et tout leur passe sous le nez.

Il soupira. Le problème, avec les lieux communs, c'est qu'ils ont toujours l'air plus vrais qu'ils ne le sont.

Le lendemain matin, il s'éveilla de bonne heure après avoir passé une mauvaise nuit, comme chaque première fois qu'il dormait loin de chez lui. Il se doucha, se rasa, enfila un costume bleu marine, descendit dans le hall où il acheta l'édition matinale du *New York Times* et alla prendre son petit déjeuner.

À 9 heures, il était en route pour le grand magasin.

Il décida de marcher. Cette décision était un mélange pervers d'entêtement et de lassitude. Rosen n'était qu'à quelques centaines de mètres de l'hôtel et une si courte distance se devait d'être couverte à pied. C'était une journée grise et fraîche, mais la pluie était remontée vers la Nouvelle-Angleterre. Prendre un taxi, c'était gaspiller de l'argent. De plus, en marchant, il pourrait gagner la boutique à son rythme et à sa manière, comme pour se préparer à ce qui l'attendait. L'avocat qui était en lui savourait l'avantage de pouvoir peaufiner son entrée en scène.

Il prit donc son temps, laissa à cette matinée d'automne le soin de le réveiller tout à fait, mais il arriva néanmoins à destination vers 9 h 40. Le magasin Rosen était un immeuble de coin, bâti de chrome et de verre sur une hauteur de quinze étages ; il était flanqué de deux gratte-ciel de trente étages, l'un occupant tout un pâté de maisons sur Lexington Avenue, et l'autre, pratiquement autant sur la rue transversale. De construction ancienne, le magasin avait manifestement été remanié lors de

la construction des deux tours, et sa vieille façade de pierre avait laissé la place à une devanture plus moderne. De spacieuses vitrines bordaient Lexington Avenue, garnies de mannequins habillés à la dernière mode malgré leur sourire figé et leur regard vide. Les chalands passaient devant sans sourire ni même voir. Ben longea la série de vitrines vers le sud jusqu'à une entrée ménagée dans un renforcement et franchit tour à tour deux doubles portes avant de se retrouver dans la boutique.

Le rez-de-chaussée s'offrait à son regard, caverneux, astiqué, stérile. Des rangées de présentoirs de métal et de verre, contenant bijoux, produits de beauté et argenterie, couvraient toute la surface ; tout scintillait et étincelait sous un flot de lumière fluorescente. Quelques badauds arpentaient les allées bordées d'étalages sous l'œil vigilant des membres du personnel, dont aucun n'avait l'air particulièrement désireux de faire des ventes. La scène ressemblait à un rite ésotérique. Ben regarda autour de lui. À sa droite, un escalier mécanique traversait le plafond pour gagner l'étage supérieur. À sa gauche, un ensemble d'ascenseurs occupait un mur éloigné. Droit devant lui, là où même le plus désorienté des clients ne pouvait manquer de la voir, une liste des rayons, placée sous verre, précisait à quel niveau se situaient les diverses marchandises.

Il passa un moment à consulter cette liste. Meeks n'y figurait pas. Il ne s'attendait pas vraiment à l'y trouver. Les rayonnages étaient disposés par ordre alphabétique. À la lettre S, il lut : *Service clientèle, commandes spéciales, 11<sup>e</sup> étage*. Bien, pensa-t-il, il allait essayer ça. Il zigzagua entre les présentoirs jusqu'aux ascenseurs, entra dans celui qui était ouvert et monta au onzième.

En sortant de la cabine, il se retrouva dans un salon d'accueil confortablement meublé de fauteuils et de divans rembourrés à l'excès qui faisaient face à un large bureau en L. Une séduisante jeune femme d'environ trente ans était engagée dans une conversation téléphonique. De petites lumières s'allumaient et s'éteignaient sur le tableau de commande placé devant elle.

Elle mit fin à sa communication, raccrocha et sourit gracieusement.

— Bonjour, monsieur. Puis-je vous renseigner ?

— Je m'appelle Holiday. J'ai rendez-vous à 10 heures avec M. Meeks.

Il se faisait peut-être des idées, mais il lui sembla que le sourire de la réceptionniste s'était effacé.

— Bien, monsieur. Prenez l'ascenseur à votre droite et appuyez sur le bouton marqué 15. Cela vous mènera à M. Meeks. Je vais téléphoner pour annoncer votre arrivée à sa secrétaire.

— Merci, répondit Ben. (Il ajouta, gêné :) C'est effectivement le M. Meeks qui s'occupe des commandes spéciales, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Si je vous demande ça, c'est parce que sur la liste, il est indiqué *Service clientèle, commandes spéciales*, à cet étage.

Elle se passa nerveusement la main dans les cheveux.

— Monsieur, nous ne faisons pas figurer son nom sur les tableaux. Il préfère que ses clients transitent par nous. (Elle sourit vaguement.) M. Meeks se consacre exclusivement à nos articles les plus rares ; un éventail d'objets soigneusement sélectionnés.

— Comme ceux du *Livre des souhaits* ?

— Oh, non ! Pour la plupart, ceux-là sont traités par notre personnel régulier. M. Meeks n'est pas employé par Rosen. C'est un négociateur spécialisé qui nous sert d'agent lors de certaines transactions. Il ne s'occupe que des produits les plus exotiques et les plus inhabituels du catalogue, monsieur Holiday. (Elle se pencha en avant.) Je me suis laissé dire qu'il sélectionnait lui-même sa marchandise.

Ben haussa les sourcils et demanda :

— Quelqu'un de très compétent dans son domaine, si je comprends bien ?

La jeune femme détourna son regard et répondit en décrochant le téléphone :

— Oui, très. Je vais les prévenir, monsieur Holiday. (Elle désigna le deuxième ascenseur.) On vous attendra à l'arrivée. Au revoir.

Ben salua et entra dans la cabine, puis appuya sur le bouton numéro 15. Les portes se fermèrent sur le coup d'œil furtif de la secrétaire qui tenait le téléphone à son oreille.

Il patienta en silence, bercé par le bruit de la machinerie. Il n'y avait que quatre commandes sur les panneaux situés au-dessus et à côté des portes : 12, 13, 14 et 15. Elles restèrent éteintes au début, puis se mirent à s'allumer à tour de rôle. L'ascenseur ne s'arrêta pas pour prendre de nouveaux passagers. Ben aurait presque voulu qu'il le fit. Il commençait à croire qu'il jouait dans un épisode de *La Quatrième Dimension*.

La cabine s'immobilisa, les portes s'ouvrirent et il se retrouva dans un salon d'accueil pratiquement identique à celui qu'il venait de quitter. Cette fois, la dame préposée à la réception était plus âgée (cinquante ans, peut-être) et fouillait fébrilement dans une pile de papiers disposée devant elle ; un homme d'âge comparable attendait, le front plissé, tournant le dos à l'ascenseur. D'une voix haut perchée et animée, il râlait :

— On n'a pas à lui obéir au doigt et à l'œil, à ce vieux débris, et un de ces jours je vais lui dire ma façon de penser ! Il s'imagine que nous sommes tous là pour satisfaire ses moindres désirs ! Il a intérêt à arrêter de nous traiter comme ses laquais, sinon, je ferai du bruit et...

Il stoppa net au moment où la réceptionniste remarqua la présence de Ben. Après une hésitation, il fit demi-tour et s'engouffra dans l'ascenseur. Ses portes se refermèrent presque aussitôt.

— Monsieur Holiday ? demanda la femme d'une voix sourde et râpeuse.

C'était à elle qu'il avait parlé la veille.

— Oui, j'ai rendez-vous avec M. Meeks.

Elle se leva et lui fit signe de la suivre.

— Par ici, s'il vous plaît.

Elle le conduisit à un couloir donnant sur l'arrière de son bureau. Il était bordé d'une série de portes closes et se divisait au bout. On ne voyait pas plus loin.

— Empruntez le corridor jusqu'au fond et prenez l'escalier à gauche, vers la porte sur le palier. M. Meeks vous attend.

Sur ce, elle retourna à son bureau. Ben resta planté un instant, regardant alternativement le couloir vide et la silhouette de l'employée qui s'éloignait.

Alors, qu'est-ce que tu attends ? se demanda-t-il, sévère.

Il traversa le couloir et suivit la direction indiquée. Toutes les portes devant lesquelles il passait étaient fermées et aucune ne portait de nom ou de numéro. Les tubes fluorescents du plafond semblaient pâles à côté des verts et des bleu pastel dont étaient peints les murs. Une moquette épaisse absorbait le son de ses pas. Tout était très calme.

Alors qu'il atteignait l'escalier, il se mit à fredonner la musique de *La Quatrième Dimension*. En haut des marches se trouvait une lourde porte de chêne à panneaux et une plaque de cuivre portant simplement l'inscription « Meeks ». Il s'immobilisa, frappa, tourna la poignée et entra.

Meeks se tenait juste en face de lui.

Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. C'était un vieil homme courbé, le visage taillé à la serpe, les cheveux grisonnants ; sa main gauche disparaissait dans un gant de cuir noir et il n'avait plus de bras droit, la manche de sa veste de velours côtelé était glissée dans sa poche. Ses yeux bleus, durs et inflexibles, rencontrèrent ceux de Ben. Meeks avait tout l'air d'avoir livré bien des batailles.

— Monsieur Holiday ?

Il avait une voix très faible, qui rappelait celle de sa secrétaire. Ben fit un signe de tête.

— Je suis Meeks, reprit le vieillard en s'inclinant légèrement.

Il ne tendit pas la main et Ben s'abstint lui aussi.

— Entrez et installez-vous, je vous en prie.

Il se retourna et s'éloigna d'un pas traînant, courbé comme si ses jambes n'assumaient plus assez bien leur fonction. Sans

un mot, Ben le suivit, jetant un regard alentour. C'était une pièce élégante, richement meublée d'un monumental bureau de chêne à cylindre, de fauteuils assortis entièrement garnis de cuir capitonné, de tables de travail et de guéridons couverts de graphiques, de revues et de ce qui semblait être des dossiers. Trois des murs étaient dotés de bibliothèques contenant des volumes anciens et divers objets d'art. Le quatrième, quant à lui, était percé de fenêtres, rideaux tirés. Les plafonniers étaient l'unique source de lumière, et encore, celle-ci était-elle étrangement tamisée. La moquette, hautes mèches et couleur terre, sortait du sol comme de l'herbe sèche. Il flottait une vague odeur d'encaustique et de vieux cuir.

— Asseyez-vous, monsieur Holiday, dit Meeks en désignant un fauteuil disposé devant le bureau.

Il contourna celui-ci et se laissa lentement glisser dans son fauteuil tournant.

— Je ne bouge plus comme avant. Ce sont les conditions climatiques qui me raidissent les os. Le temps et la vieillesse. Quel âge avez-vous, monsieur Holiday ?

Ben, qui était en train de s'asseoir, leva les yeux. Le vieux regard perçant était fixé sur lui.

— Quarante ans, en janvier prochain.

— Un bon âge, remarqua Meeks en souriant légèrement, mais sans humour. À quarante ans, un homme est toujours dans la force de l'âge. Il sait presque tout ce qu'il avait à apprendre, et il a la force de le mettre en pratique. Est-ce votre cas, monsieur Holiday ?

— Euh... Oui, je crois.

— C'est ce que disent vos yeux. Les yeux en disent plus long sur une personne que tout ce qu'elle peut raconter. Ils sont un reflet de l'âme. Ils sont un reflet du cœur. Parfois, ils révèlent même des vérités que l'on voudrait tenir cachées. (Il marqua une pause.) Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? Un café ? Un cocktail, peut-être ?

— Non, je ne prends rien, merci, répondit Ben en se tortillant impatientement sur sa chaise.

— Vous n'y croyez pas, hein ? (Le front de Meeks se creusa d'une ride profonde, sa voix se fit plus douce.) Landover. Vous n'êtes pas convaincu de son existence.

Ben dévisagea pensivement le vieil homme.

— Je ne sais pas trop.

— Vous soupesez les possibilités, mais vous doutez. Vous recherchez les épreuves promises, mais vous craignez qu'elles ne soient que des moulins à vent. Pensez donc ! un monde qui ne ressemble à rien de ce que les gens de cette terre connaissent ! Mais cela paraît impossible. Si je puis me permettre d'utiliser ce cliché, c'est trop beau pour être vrai.

— En effet.

— Comme de marcher sur la Lune ?

Ben réfléchit un moment tandis que Meeks continuait.

— Ou bien comme un prêt honnête. Comme une paix confiante entre États frères. Ou encore comme la protection offerte au consommateur contre la publicité mensongère... (Il regarda Ben droit dans les yeux.) Vous êtes avocat, monsieur Holiday ?

— Oui.

— Alors, vous croyez en la justice de votre pays ?

— Oui.

— Vous y croyez, pourtant vous savez aussi qu'elle ne fonctionne pas toujours ? Vous voulez lui accorder du crédit, mais elle vous déçoit trop souvent.

Il attendit.

— C'est assez mon opinion, il me semble, admit Ben.

— Et vous pensez qu'il peut en être de même de Landover.

C'était une constatation et non une question. Meeks se pencha en avant, son visage marqué portant une expression intense.

— Eh bien, ce n'est pas le cas. Landover correspond en tout à ce que promet la publicité. On y trouve tout ce dont parle le descriptif et plus encore – des choses qui ne sont que des mythes dans ce monde, que l'on peut à peine imaginer. Elles sont bien réelles à Landover, monsieur Holiday, bien réelles !

— Les dragons aussi, monsieur Meeks ?

— Toutes les créatures féeriques légendaires, comme promis.

Ben croisa les doigts.

— J'aimerais vous croire, monsieur Meeks. Je suis venu à New York pour me renseigner sur ce... cet article parce que je voulais considérer son existence comme probable. Pouvez-vous me montrer n'importe quoi qui prouverait que vous dites vrai ?

— Vous parlez de dépliants, de brochures en couleurs, de photographies, de références ? Il n'en existe pas, monsieur Holiday. Cet article est un trésor soigneusement protégé. Les détails concernant son emplacement, son aspect, ce qu'il offre, tout cela est secret, et ne sera révélé qu'à l'acheteur qu'il m'appartient de sélectionner en qualité d'agent exclusif. Vous qui êtes avocat, vous comprendrez certainement les limites que m'impose le terme « confidentiel ».

— L'identité de l'acquéreur est-elle également tenue cachée ?

— Oui.

— Et la raison pour laquelle ce produit est mis en vente... ?

— Privée, monsieur Holiday.

— Pourquoi diable aurait-on envie de vendre une chose aussi merveilleuse que ce royaume de conte de fées ? Je me pose sans cesse cette question. Je me demande sans arrêt si je ne suis pas en train d'acheter la tour Eiffel. Qu'est-ce qui me prouve que vous avez autorité pour commercialiser Landover ?

Meeks sourit d'un air qui se voulait rassurant.

— Tout ceci a été méticuleusement vérifié avant insertion de l'article dans le catalogue. J'ai dirigé l'enquête moi-même.

— Alors, on en revient toujours à votre parole ?

— Erreur, monsieur Holiday. On en revient à la réputation mondiale de Rosen, le grand magasin qui fournit systématiquement ce qu'il promet dans ses annonces et ses publicités. On en revient aux conditions du contrat que la maison offre à l'acheteur quand il s'agit de transactions

spéciales comme celle-ci. Elles garantissent au preneur de pouvoir récupérer la totalité de son argent, moins une petite part de frais administratifs, si l'article ne donne pas entière satisfaction. Tout repose sur notre façon de concevoir le commerce.

— Puis-je consulter ce contrat ?

Meeks appuya ses doigts gantés contre son menton et se mit à caresser les rides de son visage.

— Monsieur Holiday, je voudrais retourner un peu en arrière dans notre conversation, afin de pouvoir remplir pleinement la mission qui m'a été assignée. Vous êtes ici pour décider ou non d'acheter Landover. Mais vous êtes aussi là pour que je puisse m'assurer que vous feriez un acheteur adéquat. Serait-il indiscret de vous poser quelques questions ?

— Je ne pense pas. Je vous ferai savoir si elles le sont.

Meeks sourit comme le chat du Cheshire et fit signe qu'il avait compris.

Pendant la demi-heure qui suivit, il posa ces fameuses questions. Il le fit un peu à la manière d'un avocat habile qui interroge un témoin lors d'une déposition verbale : avec tact, concision et précision. Il savait ce qu'il cherchait et il s'y prenait avec l'exactitude délicate d'un chirurgien. Ben avait observé un certain nombre d'avocats au cours de sa carrière, dont certains étaient plus doués que lui, mais il n'en avait jamais vu d'aussi adroit que Meeks.

Il obtint de nombreux renseignements. Ben venait d'une famille très fortunée. Sa mère était née riche et son père avait gagné de fortes sommes à la Bourse. Ils étaient morts tous les deux. Ben n'avait pas de frères et sœurs. À la mort d'Annie, il s'était retrouvé quasiment seul au monde. Il avait bien quelques cousins éloignés sur la côte Ouest et un oncle en Virginie, mais il ne les avait pas vus depuis facilement cinq ans. Il avait peu d'amis intimes – en fait, il n'avait que Miles. Ses confrères le respectaient, mais il gardait ses distances. Ces dernières années, il s'était presque exclusivement consacré à son travail.

— Avez-vous une quelconque expérience de l'administration publique, monsieur Holiday ?

Le regard voilé et dur du vieux Meeks laissait croire que cette question comptait davantage qu'elle en avait l'air.

— Non.

— Des loisirs ?

— Non.

Ben songea alors qu'il n'avait effectivement aucun passe-temps à part les moments qu'il consacrait à la salle de sport. Il hésita à corriger sa réponse, mais décida que cela n'avait pas d'importance.

Il tendit à Meeks le bilan financier qu'il avait préparé selon les instructions du catalogue. Meeks l'examina sans mot dire, hocha la tête, satisfait, et le déposa sur le bureau.

— Vous êtes le candidat idéal, monsieur Holiday, conclut-il d'une voix si faible qu'elle en devenait sifflante. Vous êtes un homme qui peut facilement larguer les amarres, qui ne s'inquiétera pas de devoir laisser derrière lui une famille ou des amis qui poseraient trop de questions. En effet, il vous sera impossible de communiquer avec qui que ce soit durant votre première année d'absence. Il s'agit là d'une des conditions de sélection. Cela ne devrait pas vous ennuyer. Vous avez également suffisamment de fonds pour pouvoir déboursier pareille somme ; je parle de biens réels et non de simples papiers. Vous appréciez la différence, bien sûr. Mais le plus important, à mon sens, c'est que vous avez quelque chose à apporter à Landover en en devenant le roi. J'imagine que vous n'y avez guère songé, mais c'est là un point capital pour ceux dont je suis l'agent. Vous avez quelque chose de très précieux à offrir.

Il se tut.

— À savoir ? demanda Ben.

— Votre expérience professionnelle, monsieur Holiday. Vous êtes un avocat. Pensez au bien que vous pourriez faire en étant celui qui non seulement interprète la loi mais aussi la rédige. Il faut à tout souverain le sens de la justice. Votre intelligence et votre instruction vous seront utiles également.

— Vous voulez dire que j'aurai à m'en servir à Landover, monsieur Meeks ?

— Certainement, répondit Meeks, impassible. Tout dirigeant a besoin d'intelligence et d'instruction.

L'espace d'un instant, Ben crut déceler dans la voix de l'autre le ton de celui qui fait une plaisanterie absconse.

— Vous avez donc une connaissance personnelle de ce qu'un monarque doit avoir ?

— Si vous voulez dire par là : ai-je une connaissance personnelle de ce qu'un roi de Landover doit posséder ? La réponse est oui. Pour des marchandises telles que celle-ci, nous interrogeons nos clients sur le type d'acheteur souhaité, et dans le cas présent les renseignements dont je dispose me laissent à penser que le souverain de Landover devra présenter les qualités dont vous faites preuve.

Ben hocha lentement la tête et demanda :

— Cela signifie-t-il que ma candidature est acceptée ?

Le vieillard s'enfonça dans son fauteuil.

— Et vos questions à vous, monsieur Holiday, ne voulez-vous pas d'abord que nous les traitions ?

— Il le faudra bien à un moment ou à un autre, répondit Ben en haussant les épaules. Autant le faire maintenant. Commençons par le contrat. Celui qui est censé me couvrir contre ce qu'on appelle vulgairement un investissement pourri.

Le visage anguleux de Meeks changea d'expression, et toutes ses rides et tous ses creux se modifièrent à la manière d'un masque de caoutchouc.

— L'accord est le suivant : vous disposez de dix jours pour examiner votre achat à loisir. Si à la fin de cette période, vous estimez qu'il ne correspond pas à la description donnée, ou pour toute autre raison, vous pourrez revenir ici et être intégralement remboursé, moins une retenue administrative de cinq pour cent. C'est très raisonnable, vous en conviendrez.

— C'est tout ? C'est ça, votre contrat ? Tout ce que j'ai à faire, c'est décider de me dégager ?

— Exactement, répliqua Meeks en souriant. Bien sûr, cette décision doit être prise au cours des dix premiers jours.

Ben le regardait en écarquillant les yeux.

— Et tout ce dont parle le catalogue y sera ? Absolument tout ? Les dragons, les chevaliers, les sorcières, les enchanteurs, les lutins ?

— Et vous serez leur roi, monsieur Holiday. Vous serez celui devant qui tous doivent répondre. Cela représente un grand pouvoir, mais aussi une grosse responsabilité. Croyez-vous pouvoir relever le défi ?

Le silence s'abattit sur la pièce tandis que Ben, assis face à Meeks, parcourait mentalement les chemins de la vie qui l'avaient mené là. À part Annie, il n'avait pas perdu grand-chose en cours de route. Il avait saisi les grandes occasions et en avait tiré le meilleur profit. On lui présentait maintenant une possibilité qui dépassait toutes les autres, et, en la prenant, il ne laisserait rien de bien précieux derrière lui. Annie disparue, l'important était à venir. Il hésitait néanmoins.

— Monsieur Meeks, puis-je voir un exemplaire du contrat ?

Le vieil homme sortit du tiroir central de son bureau une feuille en triple copie. Il la tendit à Ben, qui la saisit, et la lut attentivement. Le contrat était en tout point conforme aux promesses du vieillard. Le royaume de Landover lui serait vendu pour la somme d'un million de dollars. Les arguments du catalogue étaient repris, assortis des garanties d'usage. Les clauses finales prévoyaient le remboursement intégral du prix d'achat, à l'exception des frais de dossier, si, dans un délai de dix jours après son arrivée, l'acheteur décidait de rendre l'article et de quitter le royaume. Une clé permettant ce départ devait être fournie au moment de la transaction.

Ben s'attarda sur les toutes dernières lignes. L'acquéreur acceptait de renoncer à la totalité de son argent s'il dénonçait la vente après expiration du délai de dix jours ou bien s'il abandonnait Landover, pour quelque raison que ce fût, au cours de sa première année de règne.

— Que signifie cette dernière clause ? demanda Ben en relevant les yeux vers Meeks. Pourquoi ne pourrais-je pas m'absenter pour revenir voir des amis ?

Meeks essaya de sourire, mais ce n'était pas très convaincant.

— Mon client redoute que le futur propriétaire ne mesure pas pleinement les responsabilités inhérentes à la position de souverain. Un homme qui ne serait pas prêt à – comment a-t-il formulé cela ? – à « tenir la rampe » pendant au moins une année ne saurait être le candidat idéal pour ce poste. La convention prévoit donc que vous ne pourrez aller vous promener, délaissant par là vos devoirs de roi, pendant un an.

— Je comprends l'inquiétude de votre client, dit Ben, les sourcils froncés. (Il replaça le document sur le bureau tout en gardant une main posée dessus.) Mais je suis toujours un peu sceptique en ce qui concerne la proposition elle-même. Je vais être franc : cela me paraît un peu facile. Un royaume mythique, peuplé de créatures légendaires, que l'on n'aurait jamais vu ou dont on n'aurait jamais entendu parler ? Un endroit où nul ne s'est jamais rendu, que nul n'a jamais découvert par hasard ? Et tout ce que j'ai à faire pour en devenir propriétaire, c'est verser un million de dollars à Rosen ?

Meeks resta muet. Son visage ridé et buriné était impassible.

— Ce royaume est-il en Amérique du Nord ? reprit Ben.  
Pas de réponse.

— Ai-je besoin d'un passeport pour l'atteindre ? Ou encore de vaccinations ?

Meeks secoua lentement la tête.

— Il ne vous faudra ni passeport ni piqûres, monsieur Holiday. Seulement du courage.

— Et un peu de bon sens, il me semble, ajouta Ben en rougissant légèrement.

— Un achat tel que celui que vous vous apprêtez à faire, monsieur Holiday, nécessite du bon sens moins que toute autre chose. Si telle était la base de la transaction, nous ne serions pas en train de tenir cette petite conversation, voyons... (Il eut un sourire froid.) Soyons francs, comme vous le suggérez. Vous êtes à la recherche de quelque chose qui

n'existe pas dans le monde que vous connaissez. Vous êtes las de cette vie et de ses artifices. Sinon, vous ne seriez pas ici. Pour ma part, je suis un spécialiste de la vente d'objets uniques, bizarres, qui s'adressent à une clientèle réduite et qui sont toujours difficiles à mettre sur le marché. Je ne puis me permettre de compromettre ma réputation en vendant un article trompeur. Si je faisais cela, je ne tiendrais pas longtemps dans la profession. Je ne cherche pas à vous mentir, et je crois que c'est également votre cas.

» Cependant, il y a certaines choses que nous devons accepter sur parole. Je dois vous accueillir comme souverain potentiel de Landover pratiquement sur parole, sachant peu de choses de votre véritable caractère sinon ce que j'ai pu en comprendre pendant notre entretien. Quant à vous, il vous faut acquiescer à tout ou presque de ce que je vous dis de Landover, car il n'existe pas de moyens efficaces de vous en montrer davantage. Vous devez le vivre, monsieur Holiday. Vous devez y aller et voir cela par vous-même.

— En dix jours ?

— C'est suffisant, croyez-moi, monsieur Holiday. Si vous n'êtes pas de cet avis, vous n'aurez qu'à utiliser la clé pour revenir.

Il y eut un long silence.

— Dois-je comprendre que vous avez décidé de conclure la transaction ?

Meeks opina.

— En effet. Je vous sens particulièrement qualifié. Qu'en dites-vous, monsieur Holiday ?

— J'aimerais y réfléchir un peu, répondit Ben en baissant les yeux vers le contrat.

— Une vraie prudence d'avocat, ricana Meeks sèchement. C'est bon. Je vous donne vingt-quatre heures pendant lesquelles le produit sera retiré du marché. Mon prochain rendez-vous est fixé à 13 heures demain. Vous pouvez méditer plus longtemps, mais je ne peux rien vous garantir passé ce délai.

— Vingt-quatre heures devraient suffire, approuva Ben.

Il tendit la main vers le document, mais son interlocuteur le récupéra vivement.

— J'ai pour habitude – et le magasin aussi – de ne jamais laisser sortir de contrat de ce bureau avant la signature. Mais bien sûr, vous pourrez le réexaminer demain tout à loisir, si vous décidez d'acquiescer le bien.

Ben se leva et Meeks, grand et voûté, l'imita.

— Vous devriez acheter, monsieur Holiday, l'encouragea le vieux d'un murmure. Vous êtes l'homme de la situation, j'en suis persuadé.

— Possible, dit Ben, tendu.

— Si vous prenez cette décision, le contrat vous attendra à la réception. Vous disposerez de trente jours pour prendre vos mesures quant au règlement du montant. Lorsque le paiement aura été encaissé en totalité, je vous ferai parvenir des instructions complètes sur votre voyage vers Landover et vos responsabilités de souverain.

Il reconduisit Ben à la porte de son bureau qu'il ouvrit.

— Faites-vous plaisir ! Achetez, monsieur Holiday.

La porte se referma, et Ben se retrouva seul.

Il rentra à pied au Waldorf parmi la foule de midi, déjeuna lentement et se retira au salon donnant sur le hall. Sur un bloc de papier jaune, stylo en main, il se mit à prendre des notes sur son entretien.

Un certain nombre de détails le troublaient encore. En premier lieu, Meeks lui-même. Celui-ci avait quelque chose d'étrange, qui dépassait son aspect physique. Il avait l'instinct d'un avocat expérimenté : impitoyable et prédateur. Il savait être agréable, mais sous cette surface, il portait une armure de cinq centimètres d'épaisseur. Les fragments de conversation qu'il avait saisis à l'accueil, l'expression des réceptionnistes, tout cela laissait à penser que travailler avec Meeks n'était pas de tout repos.

Mais il y avait autre chose. Ben ne parvenait pas à mettre le doigt dessus.

Sans compter le problème de son ignorance, toujours quasi totale, de Landover. Pas de photos, de brochures, de dépliants. Rien. Trop difficile à décrire, avait dit Meeks en louvoyant. Il faut le voir de ses yeux, accepter la transaction sur parole. Ben fit la grimace. En inversant les rôles, Meeks devenait l'acheteur, et Ben ne pouvait pas croire une minute que le vieil homme aurait conclu l'affaire sur la foi de quelques phrases !

La conversation ne lui avait rien appris de Landover qu'il n'eût déjà su. Il ignorait toujours son emplacement et son aspect. Il ne savait rien de plus que ce qu'il avait lu dans le catalogue.

Évadez-vous au pays des rêves...

Mouais.

Ce serait peut-être une évasion au pays des cauchemars...

Il ne pouvait se raccrocher qu'à la clause qui lui permettait de se retirer avant dix jours. C'était assez honnête. Plus qu'honnête, en fait. Il n'y perdrait que les cinq pour cent de frais de dossier ; cinquante mille dollars, c'est une somme, mais il pouvait s'en passer. Il pouvait aller visiter ce pays magique, voir ses lutins, ses dragons et ses damoiselles, puis, s'il s'estimait truandé, il n'aurait qu'à faire le voyage de retour et réclamer son argent.

Garanti sur facture.

Il griffonna quelques notes sur son bloc, puis releva la tête et regarda le salon désert.

La vérité, c'était que rien de tout cela ne comptait. La vérité, c'était qu'il était prêt à conclure l'affaire dans l'état actuel des choses.

Et c'était bien ça, le problème. C'était cela qui l'ennuyait le plus. Il était tout disposé à dépenser un million de dollars pour acheter un rêve, parce que son existence avait atteint le point où plus rien n'avait d'importance. Tout valait mieux que cela. Même un acte aussi insensé que celui qu'il s'appropriait à commettre, une folie telle que Landover avec ses iguanes et son carton-pâte hollywoodien. Miles allait lui dire qu'il devrait voir quelqu'un pour avoir envisagé un achat aussi ridicule. Un professionnel, un spécialiste. Et il aurait raison.

Alors pourquoi toutes ces considérations ne changeaient-elles rien ? Pourquoi était-il tout de même décidé à se lancer ?

Il s'étira dans sa chaise longue. Parce que, se répondit-il. Parce que je veux essayer de vivre ce dont les autres ne font que rêver. Parce que je ne sais pas si j'en suis capable et que je veux être fixé. Parce que ceci est mon premier vrai défi à relever depuis qu'Annie est morte, et que sans ce défi, sans une perche pour me tirer du marécage de mon existence présente...

Il inspira profondément sans finir sa phrase. Parce que la vie est une succession d'aléas, pensa-t-il, et que plus le risque est gros, plus grande est la satisfaction d'avoir réussi.

Il réussirait. Il le savait.

Il arracha les commentaires de son bloc et les déchira en menus morceaux.

Il attendit sagement le lendemain pour arrêter définitivement sa décision, mais en réalité il était déjà déterminé. À 10 heures, il était au dernier étage de chez Rosen, au bureau de la réceptionniste qui surveillait le couloir où Meeks était installé en reclus. La secrétaire ne parut pas autrement surprise de le revoir. Elle lui tendit le contrat avec ses carbonnes, ainsi que les instructions de la maison permettant le paiement des articles d'exception à trente jours sans majoration de prix. Il relut le document, s'assura qu'il s'agissait du même, et le signa. Une copie dans la poche, il quitta l'immeuble et prit un taxi pour l'aéroport.

Lorsque midi arriva, il était en route pour Chicago. Il ne s'était pas senti aussi bien depuis très longtemps.



## LANDOVER

Cette agréable sensation dura jusqu'au lendemain matin, lorsqu'il découvrit qu'il était le seul à qui sa future nouvelle vie plaisait tant.

Il commença par appeler son comptable. Il connaissait Ed Samuelson depuis plus de dix ans ; s'ils n'étaient pas amis intimes à proprement parler, ils travaillaient en étroite collaboration et se vouaient une confiance réciproque. Ed était probablement la seule personne à être informée de l'étendue de sa fortune. Il était déjà à son service à la mort de ses parents. Il lui avait conseillé la plupart des investissements auxquels Ben avait souscrit. Ed savait qu'il était un homme d'affaires adroit et rusé.

Mais lorsque Ben l'appela ce matin-là pour lui ordonner (lui ordonner et non lui demander) de mettre en vente des obligations et des valeurs estimées à près d'un million de dollars et de le faire avant dix jours, il lui sembla clair que Ben avait perdu la tête. Il explosa de rage au téléphone. Vendre ainsi, c'était de la folie pure ! Les obligations et les titres ne pourraient être liquidés qu'à perte, à cause des pénalités de retrait prématuré qui étaient lourdes. Il serait contraint de céder le tout à la valeur du marché et dans de

nombreux cas la tendance était à la baisse. Ben ne ferait qu'y perdre de l'argent. Même les déductions fiscales liées à un acte aussi précipité ne couvriraient qu'une faible partie des pertes ! Pourquoi fallait-il donc qu'il fasse cela ? Pourquoi avait-il soudain besoin d'un million de dollars en liquide ?

Patiemment, mais évasivement, Ben expliqua qu'il avait décidé de s'offrir quelque chose qu'il devait payer d'avance et immédiatement. Au ton de sa voix, il était clair qu'il n'avait aucune intention de révéler la nature de l'achat. Ed hésita. Ben avait-il des ennuis ? Il lui assura que non. C'était simplement une décision prise après mûre réflexion, et il serait reconnaissant à Ed de l'aider à réunir le capital désiré.

Il n'y avait plus grand-chose à dire. Ed Samuelson accepta à contrecœur de faire ce qu'on lui demandait. Ben raccrocha.

Ce fut pire encore au cabinet. Il convoqua tout d'abord Miles. Lorsque son ami fut assis, sa tasse de café à la main, Ben lui annonça qu'il allait partir en congé sabbatique. Miles en laissa presque échapper sa tasse.

— Un congé sabbatique ! Mais qu'est-ce que tu racontes, Ben ? Cette boîte, c'est toute ta vie ! Plaider, c'est toute ta vie, depuis qu'Annie est morte !

— C'est ça, le problème, Miles ; j'ai peut-être besoin de tout quitter pour un moment, de prendre un peu de recul. C'est toi qui me disais que je devais sortir davantage, découvrir autre chose du monde que mon bureau et mon appartement.

— C'est vrai, mais je ne vois pas... Attends, il va durer combien de temps, ton congé ? Deux semaines ? Un mois ?

— Un an.

Miles ouvrit des yeux ronds.

— Minimum, précisa Ben. Peut-être plus.

— Un an ? Une année entière ? Au moins ? (Miles était rouge de colère.) C'est pas une pause ça, Ben, c'est un départ à la retraite ! Et nous, qu'est-ce qu'on fait pendant que tu n'es pas là ? Et tes clients ? Ils n'attendent pas que tu reviennes ; ils partiront, leur dossier sous le bras et iront voir ailleurs ! Et

les procès programmés ? Tes affaires en cours ? Mais enfin, tu ne vas quand même pas...

— Calme-toi un peu, d'accord ? l'interrompit vivement Ben. Je ne vais pas plier bagage et laisser couler le navire. J'ai bien réfléchi. Je mettrai tous mes clients au courant personnellement. Les affaires en cours seront liquidées ou redistribuées. Ceux qui ne seront pas contents, je les recommanderai à nos confrères. Je pense que la plupart resteront avec toi. Et puis, nous pouvons nous permettre d'en perdre quelques-uns en route si les circonstances l'exigent.

— Mais justement. Les circonstances ne l'exigent pas.

— Et si je mourais, Miles ? Ce soir, comme ça. Mort et enterré. Qu'est-ce que tu ferais ? Il faudrait bien que tu résolves la question. Comment t'y prendrais-tu ?

— Mais ça n'a rien à voir, bon sang, et tu le sais ! Elle est pourrie, ton analogie !

Miles se leva et se pencha soudain, les avant-bras appuyés sur le bureau.

— Je ne comprends pas quelle mouche t'a piqué, Ben. Je ne sais vraiment pas. Tu as toujours été si fiable ! Pas toujours très catholique en salle d'audience, d'accord, mais la tête froide, maître de toi. Et excellent plaideur, avec ça. Bon Dieu, si j'avais eu la moitié de ton talent...

— Miles, tu arrêtes ton cirque ?

— Et tu veux aller te promener pendant une année entière ? Comme ça ? Pour commencer, tu te rends à New York sans aucune explication, pour courir après Dieu sait quoi ; tu pars le jour même sans m'en parler, pas un mot depuis le matin où on était assis dans ce bureau à discuter de ce truc débile, dans un catalogue de Noël, Ross, Rosenberg ou je ne sais quoi, et voilà que tu recommences, comme si...

Il se tut soudain et les mots séchèrent sur sa langue. Son visage se figea en une expression de compréhension stupéfaite...

— Ô, mon Dieu ! murmura-t-il en secouant la tête. Mon Dieu ! C'est cette espèce de pays de cocagne, hein, c'est ça ?

Ben resta silencieux un moment, ne sachant s'il devait répondre. Il avait prévu de garder le secret sur Landover. Il avait résolu de n'en parler à personne. Il finit par dire :

— Miles, assieds-toi, tu veux ?

— M'asseoir ? Tu veux que je m'asseye après...

— Mais assieds-toi donc, nom de nom ! coupa Ben.

Miles s'immobilisa un instant, puis glissa lentement dans son fauteuil. Sa face rubiconde exprimait toujours la stupéfaction.

Ce fut au tour de Ben de se pencher en avant, le visage dur.

— Cela fait longtemps que nous sommes ensemble, Miles. À la fois comme amis et comme associés. Nous nous connaissons très bien. Mais surtout, nous partageons une expérience acquise en commun. Nous ne savons pas tout l'un de l'autre car c'est impossible. Deux êtres humains ne peuvent jamais se connaître intégralement, même dans les meilleures circonstances. C'est pourquoi certains de nos actes resteront à jamais un mystère pour l'autre.

» Tu te souviens que tu m'as averti qu'il valait mieux laisser tomber certains dossiers parce que quelque chose ne tournait pas rond ? Tu te rappelles ? Abandonne cette affaire, tu me disais, ça sent mauvais. C'est un cas pourri. Parfois, je suivais ton conseil et je me désistais. D'autres fois, je n'étais pas de ton avis. J'acceptais l'affaire quand même, en t'expliquant que je la prenais parce que cela me semblait bien. Même si tu trouvais que j'avais tort et que tu ne voyais pas trop, tu respectais mon choix. Et tu me faisais confiance, non ? Eh bien, c'est cela que je te demande de faire aujourd'hui. Tu ne peux pas comprendre et tu ne serais pas d'accord. Alors, laisse tout ça de côté et fie-toi à moi.

Miles regarda le bureau, puis releva les yeux.

— Ben, il s'agit d'un million de dollars !

— Non, répondit Ben en secouant lentement la tête. Il s'agit de sauver ma peau. Ce dont je parle n'a pas de prix marqué dessus.

— Mais c'est dingue ! (Miles s'agrippa au bord du bureau si fort que ses articulations blanchirent.) C'est irresponsable ! Et c'est tout simplement idiot !

— Ce n'est pas mon avis.

— Ah non ? Balancer aux orties tes responsabilités professionnelles, l'œuvre de toute ta vie ? Partir t'enterrer dans un château pour combattre des dragons – à supposer qu'ils existent et que tu ne sois pas en train de te faire plumer ! Plus de télé, plus de football, plus de base-ball, de bière glacée, d'électricité ou de douches chaudes, de W.-C. intérieurs, rien ! Tu vas abandonner ta maison, tes amis, et... bon Dieu, Ben !

— Tu n'as qu'à te dire que c'est du camping prolongé, une expédition sauvage.

— Tu parles ! À un million de dollars le voyage !

— Ma décision est prise, Miles.

— Mais, nom de Dieu de nom de...

— Ma décision est prise !

Le ton dur de sa voix les laissa tous deux interdits. Ils se regardèrent en silence, comprenant que la distance qui les séparait avait grandi jusqu'à devenir un gouffre. Ben se leva et contourna son bureau. Miles se leva lui aussi, et Ben lui posa la main sur l'épaule.

— Si je ne fais rien, Miles, je vais perdre la raison, murmura-t-il. Cela mettra peut-être quelques mois, un an, mais je finirai par sombrer pour de bon. Je ne veux pas que cela arrive.

Son ami l'observa sans mot dire, puis soupira et hocha la tête.

— C'est ta vie, Ben. Ce n'est pas à moi de te dire comment la vivre. Je n'ai jamais su. (Il se redressa.) Accepterais-tu, au moins, de prendre quelques jours pour y penser ? Ce n'est pas trop demander, si ?

— J'y ai déjà réfléchi de mille façons différentes. Cela suffit. J'ai assez cogité.

— Même un aveugle s'en rendrait compte.

— Maintenant, je vais annoncer mon départ aux autres. Je te serais reconnaissant de garder tout cela pour toi.

— Bien sûr. Pourquoi crier sur tous les toits que le fer de lance de la société est un pauvre fêlé ?

Il jeta un dernier regard à Ben, haussa les épaules et se dirigea vers la porte.

— Tu es cinglé, Ben.

— Oui, toi aussi tu me manqueras, conclut Ben en l'accompagnant.

Il réunit les membres du personnel et leur exposa sa décision de prendre un congé exceptionnel. Il leur expliqua qu'il avait besoin de changer de vie, de ville, du métier qu'il exerçait, de tout ce qui lui était familier. Il annonça que son départ aurait lieu quelques semaines plus tard et qu'il serait absent pour plus d'un an peut-être. Après un moment de silence étonné, il fut assailli de questions auxquelles il répondit patiemment. Puis il partit et rentra chez lui.

Il ne parla à personne de Landover. Miles, non plus.

Il lui fallut pratiquement trois semaines pour mettre ses papiers en ordre. Il passa presque tout ce temps à liquider les affaires en cours : s'entretenir avec ses clients, libérer son agenda des plaidoiries et redistribuer les dossiers. La transition était difficile. Ses employés avaient accepté sa décision avec stoïcisme, mais il y avait dans leur regard et leurs conversations un indéniable mécontentement. Ils estimaient qu'il désertait, qu'il se dérobaît. Et, pour dire la vérité, il avait lui-même des sentiments mêlés à ce sujet. D'un côté, défaire les liens avec sa profession et son cabinet lui donnait une sensation nouvelle de liberté et de soulagement ; il avait l'impression de sortir d'un piège, comme s'il reprenait son existence de zéro avec une autre chance de découvrir ce qu'il avait raté la première fois. Mais d'un autre côté, il doutait parfois et regrettait de quitter ce qu'il avait passé presque toute sa vie d'adulte à construire. Il ressentait ce que l'on éprouve toujours avant un grand voyage : il abandonnait un monde familier pour aller vers l'inconnu.

Il pouvait tout de même revenir quand il le voulait. Il n'y avait rien de permanent dans tout cela, pas encore du moins.

Au bout de ces trois semaines, il avait achevé les préparatifs du départ. Il était libéré de ses obligations professionnelles, libre de prendre l'orientation qui lui chantait. Dans le cas présent, la direction choisie était celle d'un royaume mythique du nom de Landover. Seul son ami savait la vérité, et il ne dirait rien. À personne.

Miles avait la trouille. Il était convaincu que Ben était fou.

— Un jour viendra, Ben, dans un futur pas si éloigné que ça, si je ne me trompe, où une petite ampoule s'allumera dans ta tête encombrée ; et à ce moment-là, tu comprendras, dans un éclair de sagesse tardive, que tu as fait une énorme bêtise. Ce jour-là, tu reviendras au bureau en rampant, un peu plus modeste et beaucoup plus pauvre, et j'aurai l'immense plaisir de te répéter au moins une demi-douzaine de fois : je te l'avais bien dit. Mais cela ne regarde que toi et moi. Alors on va garder pour nous cette histoire de folie médiévale. Inutile de faire honte à toute la boîte.

Ce fut l'ultime commentaire que Miles prononça sur la décision de Ben d'acheter Landover.

Les jours passaient lentement et il n'en pouvait plus d'attendre. Ed téléphona pour annoncer que les actions et les obligations avaient été liquidées et que l'argent était disponible – si toutefois Ben était certain de vouloir agir ainsi sans en discuter plus avant. Sans relever cette suggestion déguisée, Ben l'assura qu'il était toujours aussi sûr de lui et il fit virer le montant de son achat sur le compte de Rosen, à l'attention de Meeks. Il paya douze mois de loyer d'avance et prit ses dispositions pour que l'appartement soit nettoyé et surveillé. Il pria George, le surveillant, d'avoir l'œil ; George avait l'air de sincèrement lui souhaiter bon voyage et bon séjour, où qu'il aille. Il était sans doute le seul à réagir ainsi, se dit Ben. Il mit son testament à jour, annula ses abonnements, appela le club de sport pour prévenir de son absence tout en précisant bien qu'il ne fallait pas vider son casier de son équipement de boxe, fit stopper son courrier à la poste et confia la clé de son coffre bancaire à Ed.

Puis il s'arrêta et attendit encore.

Son attente s'acheva la quatrième semaine, trois jours avant la fin du mois. Quelques flocons de neige tourbillonnaient dans l'après-midi gris, et la ville était prise d'assaut par les badauds en folie qui faisaient des emplettes dans le but de célébrer la naissance du Christ en échangeant leur argent contre des marchandises diverses. Le mécontentement dû à l'attente rendait Ben méchamment cynique. Il observait la frénésie depuis sa tour d'ivoire lorsque George l'avisa par l'Interphone qu'une enveloppe était arrivée de New York par porteur spécial.

Cela venait de Meeks. Il y avait une lettre, des billets d'avion, une carte routière de l'État de Virginie et un reçu d'aspect inhabituel. Le message était le suivant :

Cher Monsieur,

Je vous confirme par la présente l'acquisition de l'article désigné sous le nom de Landover, tel que le mentionne notre dernier catalogue de Noël. Le règlement intégral de votre achat a été bien reçu et encaissé, sous réserve du délai contractuel de dix jours.

Vous trouverez ci-joint des billets d'avion qui vous permettront de vous rendre de Chicago à Charlottesville, en Virginie. Ces billets seront honorés sur présentation aux représentants de la ligne aérienne adéquate à n'importe quel moment au cours des sept prochains jours.

En arrivant au terminal de Charlottesville, présentez le reçu au bureau de renseignements. Une voiture a été louée à votre nom et sera là à votre arrivée. On vous remettra également un paquet et des instructions écrites. *Lisez attentivement ces instructions et prenez bien soin du contenu de la pochette.*

La carte routière ci-jointe est annotée de manière précise afin de vous permettre d'achever sans encombre la dernière partie de votre trajet pour Landover. On vous y attendra.

De la part de Rosen's Ltd., je vous souhaite un agréable voyage.

Meeks

Il parcourut plusieurs fois la lettre, examina rapidement les billets d'avion et le reçu, puis la carte. Une ligne tracée au

stylo rouge suivait une route à l'ouest de Charlottesville, jusqu'à une petite croix au beau milieu des Blue Ridge Mountains, juste au sud de Waynesboro. D'autres explications remplissaient les marges, en paragraphes serrés. Il les lut, relut le courrier, puis replia le tout et le glissa dans l'enveloppe.

Il resta assis sur le canapé sans bouger, le regard perdu dans le jour gris et les flocons blancs. Il alla ensuite à la salle de bains, prit quelques affaires de toilette et appela George pour lui demander de héler un taxi.

Il arriva à l'aéroport avant 17 heures.

La neige redoublait.

Nulle trace de neige en Virginie. Il faisait doux et clair, le ciel était éclatant et le soleil rayonnant caressait les lointaines montagnes boisées qui luisaient dans la rosée cristalline du matin. Ben pilotait sa voiture bleu acier vers la file de droite de l'autoroute 64, quittant Charlottesville par l'ouest pour gagner Waynesboro.

La matinée était bien avancée. La veille, il avait pris l'avion jusqu'à Washington, où il avait dormi, puis il avait embarqué sur le vol de 7 heures pour Charlottesville. Une fois arrivé, il avait présenté son étrange reçu aux renseignements et avait obtenu en échange les clés du véhicule et une petite boîte enveloppée de papier brun adressée à son nom. Elle contenait un message de Meeks et un médaillon. Voici ce que disait ce message :

Le médaillon est votre clé pour entrer à Landover et en sortir. Portez-le, et vous serez reconnu comme héritier légitime du trône. Retirez-le, et vous vous retrouverez à l'endroit de la carte marqué d'une croix. Vous seul pouvez l'ôter. Nul ne peut vous le prendre. Si vous le perdez, à vous d'en assumer les conséquences.

Meeks

Il s'agissait d'un médaillon en métal ancien, terni, gravé d'un chevalier en habit de combat, chevauchant dans le soleil

du matin sur fond de château fort entouré d'un lac. Une chaîne double y était fixée. C'était un superbe objet, mais il était fort usé. Même si l'on frottait, la souillure qui le tachait ne partait pas. Il le passa à son cou, prit la voiture et s'engagea sur la route.

Jusqu'ici, tout va bien, pensa-t-il. Tout se déroule selon les instructions. Il avait déposé la carte sur le siège à côté de lui après avoir mémorisé les précisions qui y étaient inscrites. Il devait suivre l'autoroute presque jusqu'à Waynesboro, sortir vers Lynchburg, puis, trente kilomètres plus tard, il trouverait une aire de stationnement sur un promontoire dominant une série de montagnes et de vallées faisant partie de la forêt nationale George-Washington. Elle serait signalée par un petit panneau vert portant le numéro 13 en caractères noirs. Il y aurait un téléphone de secours et un abri. Il devait s'y garer, fermer la voiture en laissant les clés à l'intérieur et traverser la route jusqu'à un étroit sentier sur l'autre bord. Il suivrait la piste de montagne pendant environ trois kilomètres. Là, il serait attendu.

Par qui, ni la lettre ni la carte ne le précisaient.

Il était tout de même inscrit sur cette dernière que quelqu'un passerait plus tard récupérer la voiture. Quant au téléphone, il pourrait éventuellement lui servir à se faire rapatrier, s'il décidait de rebrousser chemin. Il y avait un numéro à appeler.

Il eut soudain un doute. Il était très loin, au milieu de nulle part, et seul Meeks savait où il se trouvait. Si Ben venait à disparaître, il serait d'un coup plus riche d'un million de dollars, en supposant que tout ceci ne fût qu'une escroquerie bien montée. On en avait vu de plus belles, et pour moins que ça.

Il réfléchit un instant et secoua la tête. Non, cela ne se pouvait pas. Meeks travaillait comme agent pour Rosen, et un homme nommé à un tel poste était impitoyablement sélectionné. D'autre part, il existait de nombreuses façons pour Meeks de se faire prendre. Miles savait que Ben avait pris contact avec le grand magasin, et pourquoi. On pourrait

remonter la piste des fonds qu'il avait fait transférer. Il avait déposé dans son coffre des copies de la lettre de confirmation signée par Meeks. Enfin, l'annonce du catalogue était connue du public.

Il chassa ces doutes de son esprit et se concentra sur sa conduite. Son impatience le travaillait depuis des semaines. Il était gonflé à bloc et il pouvait à peine se contenir. Il avait mal dormi la nuit précédente et s'était réveillé dès avant l'aube. Cela le rendait vulnérable à toutes sortes d'idées saugrenues.

Au bout de vingt minutes, il distingua l'aire de repos et le panneau vert porteur du numéro 13 peint en noir. Il leva le pied et quitta la route, s'arrêtant devant l'abri et le téléphone de secours. Il sortit de la voiture et observa les environs. À sa droite, le chemin descendait de plusieurs dizaines de mètres jusqu'à une barrière constituée d'une chaîne tendue entre des poteaux et à un promontoire qui dominait des kilomètres de forêts et de crêtes faisant partie du parc national. À sa gauche, de l'autre côté de la chaussée déserte, le flanc de la montagne était baigné par le soleil du matin, labyrinthe d'arbres et de rocs enveloppés de fines bandes de brume. Il leva les yeux vers le sommet pour regarder le brouillard tourbillonner et danser en rubans mouvants. L'air était calme et vide, et même le passage du vent ne faisait aucun bruit.

Il tira du véhicule son petit bagage. Ce n'était rien de plus qu'un sac de marin usé, rempli de quelques possessions qu'il avait pensé à emporter : une bouteille de son cher Glenlivet, à réserver aux grandes occasions, des affaires de toilette, de quoi écrire, des livres, deux paires de gants de boxe, quelques revues récentes qu'il n'avait pas fini de lire, des rouleaux adhésifs, du désinfectant, un vieux survêtement et des chaussures de course. Il ne s'était guère encombré de vêtements. Il savait qu'il vaudrait mieux adopter ce qui se portait à Landover.

Il referma la portière en laissant les clés à l'intérieur. Il glissa son portefeuille dans son baluchon, jeta un dernier regard alentour et traversa la voie. Il était vêtu d'un survêtement léger bleu marine orné d'un passepoil rouge et blanc et de

baskets bleu marine. Il en avait apporté deux paires, car il ne voyait rien de mieux à mettre pour un tel voyage, et parce qu'il doutait qu'il y eût, à Landover, rien de plus confortable. Il trouvait curieux que Meeks ne lui ait donné aucune précision concernant les effets personnels ou les vêtements à emporter.

Il s'arrêta sur le bord opposé de la route et examina la pente boisée qui s'étirait devant lui. Un petit torrent dévalait les rochers en une série de rapides, éclaboussant d'argent le soleil. Un sentier zigzagait le long de la rivière et disparaissait sous les arbres. Ben hissa le sac de marin sur son épaule et se mit en marche.

Le chemin serpentait en suivant la rive, se redressant dans les clairières où des bancs de bois offraient un peu de repos au promeneur fatigué. L'eau gargouillait et clapotait contre les berges de terre et par-dessus les rochers. C'était l'unique son audible de cette matinée de novembre. À mesure qu'il s'élevait, la route et la voiture disparaissaient derrière lui, et bientôt il ne vit plus que la forêt. La montée se faisait moins raide, mais les arbres se refermaient sur lui et le sentier devenait plus difficile à distinguer. Enfin, le torrent prit la direction d'une haute falaise, en s'écartant du chemin.

La brume descendit peu à peu sur Ben.

Il s'arrêta alors et regarda de nouveau autour de lui. Il n'y avait rien à voir. Il écouta. Rien à entendre. Il avait tout de même la désagréable sensation d'être suivi. Un doute entama momentanément sa détermination. Toute cette affaire n'était peut-être qu'une erreur grosse comme lui. Il balaya rapidement ce soupçon et reprit sa route. Il s'était engagé plusieurs semaines auparavant. Il était bien décidé à trouver le fin mot de l'histoire.

La forêt s'épaissit, tout comme le brouillard. Les arbres l'enserraient de près, sentinelles sombres et squelettiques avec leurs feuilles mourantes et leurs rameaux persistants, leurs lianes longilignes et les carrés de chiendent à leur pied. Il devait se frayer un passage entre les pins et les épicéas pour ne pas quitter la piste, et la brume couvrait lourdement ce

qui avait été une matinée ensoleillée. Les aiguilles des résineux et les feuilles tombées craquaient sous ses pas ; trop loin pour qu'il puisse les voir, de petits animaux détalait sur cet épais tapis.

Au moins, il n'était pas totalement seul, pensa-t-il.

Il était de plus en plus déshydraté, et n'avait pas pensé à emporter une bouteille d'eau. Il aurait pu rebrousser chemin et tenter de boire l'eau du torrent, mais il hésitait à perdre ainsi son temps. Pour oublier sa soif, il songea à Miles. Il essaya de l'imaginer avec lui dans ces bois, peinant sur tout le trajet, essoufflé et de mauvaise humeur. Il sourit. Miles détestait l'exercice sous toutes ses formes, sauf celles qui incluaient la présence de canettes de bière et d'assiettes pleines. Il jugeait que Ben était fou de s'obstiner à pratiquer la boxe après avoir cessé la compétition depuis tant d'années. Pour lui, les athlètes étaient des petits garçons qui n'avaient jamais grandi.

Ben secoua la tête. Miles entretenait beaucoup d'opinions insensées.

Il ralentit son allure : le sentier se perdait dans les hautes herbes. Un groupe de pins, serrés les uns contre les autres, barrait le passage. Il franchit l'obstacle et s'arrêta.

— Oh là... chuchota-t-il.

La muraille rugueuse d'un tronc de chêne immense se dressait devant lui, tout enveloppée d'ombres. Son centre était percé d'un tunnel donnant l'impression d'avoir été creusé par les mains d'un géant. C'était une ouverture noire et vide, un trou interminable, un terrier qui s'enfonçait dans des rubans de brouillard qu'agitaient des mains invisibles. Des bruits montaient du fond, lointains et non identifiés.

Ben, debout à l'entrée, plongea son regard dans la brume et les ténèbres. Elle mesurait sept mètres de large et le double en hauteur. Jamais il n'avait rien vu de semblable. Il sut immédiatement que rien appartenant à ce monde n'avait pu le créer. Il comprit aussi où il menait. Pourtant, il hésitait. Cet endroit avait quelque chose qui le mettait mal à l'aise, en plus

du fait qu'il était né d'un acte surnaturel. Il avait un air, une allure, qui le gênait profondément.

Il jeta un œil prudent à l'intérieur. On ne voyait rien. Il aurait pu se croire la seule créature vivante de la forêt s'il n'avait entendu les sons qui lui parvenaient de là-bas, ces espèces de voix...

Il ressentit soudain un violent désir de retourner là d'où il était venu. Le sentiment était si puissant qu'il fit un pas en arrière avant de se reprendre. L'air issu du tunnel semblait venir le chercher d'une main de velours qui laissait sa peau humide. Il serra plus fort son sac de marin et se redressa pour résister à ce qu'il éprouvait. Il respira profondément. Continuer ou rebrousser chemin ? Que choisissait l'intrépide aventurier Ben ?

— Bon, souffla-t-il.

Il se mit en marche. Le tunnel paraissait s'ouvrir pour lui : les ténèbres se retiraient exactement au rythme de son avancée. Le brouillard le caressait comme les mains tendres et ferventes d'une amante. Il allait d'un pas ferme, décidé, jetant de brefs regards à droite et à gauche, sans rien distinguer. Les bruits continuaient de monter d'un lointain invisible et toujours indéterminé. La terre molle et spongieuse s'enfonçait sous son poids. Des troncs et des branches obscurs se tordaient autour de lui, formant des murs et un plafond qui ne laissaient pas filtrer la moindre lumière, comme un réseau d'écorce humide et de feuilles séchées.

Ben se hasarda à regarder derrière lui. La forêt d'où il venait avait disparu. La bouche du tunnel n'était plus là. Il était aussi loin de l'entrée que de la sortie, et chaque côté avait la même apparence.

— Pas mal, les effets spéciaux.

Il se força à sourire rapidement, avec une pensée pour Miles ; il se trouvait ridicule, et toute cette histoire lui plaisait de moins en moins...

C'est alors qu'il entendit le cri.

Il était monté des ténèbres et de la brume quelque part derrière lui. Il se retourna de nouveau, sans s'arrêter. On

bougeait dans l'obscurité. Des silhouettes jaillissaient des arbres – humaines en apparence, mais si frêles et élancées qu'elles en étaient presque éthérées. Des visages apparurent, fins, anguleux, avec, derrière une moisson de cheveux de mousse et de sourcils en épi, des yeux perçants qui jetaient des regards alentour.

Le hurlement retentit une nouvelle fois. Ben cligna des paupières. Une monstrueuse apparition noire planait dans l'air humide, formée d'écaillés et d'ailes de cuir garnies de griffes et de piques. C'était cela qui avait crié.

Ben cessa complètement de marcher et regarda. Vraiment, les effets spéciaux étaient de plus en plus réussis. On aurait juré que celui-ci était vrai. Il laissa tomber son sac sur le chemin, posa les poings sur les hanches et observa la chose qui prenait maintenant trois dimensions. Elle était très laide, aussi grande qu'une maison et plus terrifiante que le pire des cauchemars. Mais il savait faire la différence entre la réalité et l'illusion. Meeks allait devoir faire mieux s'il voulait que Ben...

Il interrompit brusquement le cours de ses pensées. L'apparition venait droit sur lui et n'avait plus l'air aussi bidon. Elle avait d'ailleurs un aspect de plus en plus vrai. Il ramassa son bagage et recula. La chose hurla. Et même ce cri sembla authentique.

Ben avala sa salive avec peine. Peut-être était-ce parce que l'être était bel et bien réel.

Il cessa d'être rationnel et se mit à courir. L'apparition le suivit, lançant encore une fois son hurlement. Elle était tout près de lui, comme un délire dont on n'arrive pas à sortir. Elle se posa sur le sol du tunnel et commença à courir à quatre pattes, les ailes repliées contre le corps, qu'elle avait compact et brûlant, comme chauffé par quelque feu intérieur. Et sur son dos, il y avait quelque chose, une ombre aussi noire que l'abomination, contrefaite, mais portant une armure, dotée de mains noueuses qui tenaient les rênes pour diriger la bête.

Ben courut plus vite ; sa respiration devenait difficile et exprimait sa terreur. Il était bien entraîné, mais la peur le privait de ses forces et il ne parvenait pas à gagner de terrain sur la créature qui le poursuivait. Tout autour de lui, il voyait les étranges visages apparaître et s'évanouir, esprits venus des brumes, perdus dans les arbres, spectateurs de la course qui avait lieu. Il songea un instant à quitter le sentier et à s'enfoncer dans la forêt. La chose ne pourrait peut-être pas l'y suivre. Elle était si massive que, même en essayant de continuer la chasse, elle serait ralentie par le lacis des branches. Mais il serait perdu dans l'obscurité et le brouillard, et ne retrouverait jamais son chemin. Il resta donc sur la piste.

L'apparition qui le traquait cria encore. Ben sentait le sol du tunnel trembler à mesure qu'elle approchait.

— Meeks, va au diable ! hurla-t-il désespérément. Il sentait le frottement du médaillon contre sa poitrine, sous l'épaisseur du survêtement. Il saisit instinctivement le talisman qui lui avait été fourni pour lui permettre d'entrer sans encombre à Landover et, si besoin était, d'en repartir. Le médaillon pourrait peut-être faire fuir cette chose...

Soudain, un cavalier apparut à la lisière des ténèbres ; c'était une forme trouble et imprécise. Il s'agissait d'un chevalier à l'armure bosselée et déformée ; il tenait sa lance si bas qu'elle touchait presque le sol devant lui. L'homme et sa monture étaient également sales et mal tenus, et leur apparence était aussi hostile que la chose qui talonnait Ben. Il dressa la tête à son approche et la lance se releva. Il y eut derrière elle une trace rapide de lumière.

Ben redoubla de vitesse. Le couloir touchait à sa fin. Il devait en sortir ; il fallait qu'il fuie.

Le monstre, lancé à ses trousses, poussa un cri qui se termina en un terrifiant sifflement.

— Ne m'approche pas, espèce d'horreur ! hurla Ben, affolé.

Le cheval et son cavalier surgirent alors devant lui, soudain grandis, impressionnants malgré la saleté qui les couvrait. Ben

laissa échapper une exclamation de surprise. Il avait déjà vu ce chevalier. Le médaillon qu'il portait était gravé à son effigie !

L'haleine fétide et âpre de son poursuivant léchait sa nuque. Paralysé par la peur, il ressentait l'emprise glaciale de quelque chose d'inhumain dans sa poitrine. Là-bas, dans le soleil éblouissant qui marquait la fin du tunnel, le cavalier donna des talons. Les visages de la forêt tournoyèrent comme des fantômes désincarnés. Ben hurla. La chose noire et le chevalier le prenaient en tenaille et fondaient sur lui comme s'il n'était pas là.

Le guerrier l'atteignit le premier et passa au grand galop ; les flancs du cheval en pleine charge le bousculèrent et il s'étala sur le chemin. Il chuta dans les ombres la tête en avant, et il ferma les yeux de toutes ses forces pour se protéger d'une soudaine explosion de lumière.

Les ténèbres s'abattirent sur lui et le monde se mit à tourbillonner. Il avait perdu son souffle en tombant et avait du mal à le retrouver. Il gisait face contre terre et sentait sur son cou l'humidité de l'herbe et des feuilles. Il tint les paupières closes et attendit que cesse le tournoiement.

Lorsqu'il se calma enfin, Ben rouvrit prudemment les yeux. Il se trouvait dans une clairière. Autour de lui, la forêt s'élevait de toutes parts, brumeuse et noire, mais il devinait vaguement le jour à travers la frondaison. Il se releva lentement.

Alors, il vit le dragon.

L'incrédulité le cloua sur place. La bête était endormie à quelques dizaines de mètres sur sa gauche, roulée en boule contre une rangée de troncs sombres. Elle était monstrueuse, tout en écailles, piquants, griffes et crêtes épineuses. Ses ailes étaient repliées le long de son corps et son muflle caché sous ses pattes de devant. Des jets de vapeur irréguliers montaient de ses naseaux au rythme de ses ronflements satisfaits. Les ossements blancs et nus de son repas le plus récent étaient éparpillés un peu partout.

Ben retint son souffle, certain pendant un instant que c'était là ce qui l'avait poursuivi dans le tunnel. Mais non, la chose était totalement différente...

Il cessa de se demander ce qu'il avait sous les yeux et se mit à chercher comment y échapper. Il aurait bien voulu savoir si tout cela était ou non réel, mais il n'avait pas de temps à consacrer à la question.

Prudemment, il se glissa entre les arbres, se faufilant près du dragon pour atteindre la lumière. Il tenait son sac sur l'épaule et le serrait fortement contre lui. Le monstre avait l'air profondément assoupi. Il ne faudrait que quelques secondes pour passer devant. Retenant sa respiration, il continua à placer un pied devant l'autre en silence. Il avait presque doublé le cap lorsque la bête souleva une paupière.

Ben se figea sur place. Le dragon le regardait de travers, fixant un seul œil sur lui, immobile parmi les arbres. Ben resta ainsi un moment, puis entreprit de battre en retraite lentement.

La tête écailleuse tourna vivement en descendant vers le sol. Ben n'en recula que plus vite, tandis qu'autour de lui la forêt se faisait plus clairsemée et que la lumière augmentait. Le dragon ourla sa lèvre presque avec dédain pour révéler plusieurs rangées de dents noircies.

Et il souffla sur Ben comme un homme le ferait avec une mouche agaçante. L'haleine puissante saisit Ben et l'expédia dans la brume comme une poupée de chiffon. Il ferma les yeux, se roula en boule et se prépara au pire. Il heurta violemment le sol, rebondit une ou deux fois et s'arrêta après quelques tonneaux.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouvait seul dans une prairie de trèfle.

## QUESTOR THEWS

Le soleil passait à travers les trouées du ciel nuageux et baignait la prairie de taches de chaleur. Ben cligna des yeux et les plissa pour se protéger de l'éblouissement. La forêt embrumée, le tunnel ténébreux, tout avait disparu. Les créatures aussi : la chose noire, le chevalier cabossé, et même le dragon.

Ben se redressa. Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver ? Il essuya la sueur qui luisait sur son front. Tout cela n'était-il donc pas vrai ?

Il avala sa salive. Mais non, il n'y avait rien d'authentique là-dedans ! C'était impossible ! Ce n'était qu'une sorte de mirage. Il regarda rapidement autour de lui. Le pré dans lequel il était assis s'étendait comme un tapis d'herbes aux tons doux, verts, bleus et roses. Il n'en avait jamais vu de pareilles. Le trèfle était blanc, mais tacheté de rouge vif. En contrebas du pré se déroulait une vallée qui, à des kilomètres de distance, épousait les courbes du relief et remontait pour délimiter l'horizon d'une ligne sombre. Derrière lui, le bois se dressait sombrement sur les flancs de la montagne. Partout s'attardaient des rubans de brume.

Les apparitions avaient eu lieu quelque part sous les arbres, pensa-t-il. Où étaient-elles donc passées ?

Et où était-il ?

Il s'accorda un instant pour reprendre ses esprits. Il était toujours sous le coup de l'épreuve subie dans le tunnel, sous le choc des horreurs qui avaient fondu sur lui, sous la surprise d'être assis là, dans une prairie. Il respira calmement pour se détendre. Quoi qu'il ait vu de menaçant, il était en sécurité à présent. Il était revenu dans les Blue Ridge Mountains. Il était en Virginie, à quelque trente kilomètres au sud de Waynesboro, et à quelques kilomètres de la route qui traversait la forêt nationale George-Washington.

À ceci près que...

Il examina encore une fois les environs, plus attentivement cette fois. Quelque chose n'allait pas. Le temps, pour commencer. Il faisait trop chaud pour une fin novembre dans les monts de Virginie. Il transpirait dans son survêtement et cela n'était pas normal, même après une telle frayeur. L'air était plus frais d'au moins quinze degrés lorsqu'il était entré dans le tunnel.

Le trèfle clochait lui aussi. Il ne fleurit pas à cette saison, surtout quand il a cette allure : une fleur blanche à pois rouges ! Il se tourna encore une fois vers la forêt. Pourquoi restait-il des feuilles aussi vertes que des bourgeons fraîchement éclos ? Elles auraient dû porter les couleurs de l'automne. Seuls les pins et les épicéas auraient dû être verts.

Il se dressa en hâte sur un genou, saisi d'un mélange de panique et d'euphorie. Le soleil se trouvait pile au-dessus de lui, à sa place normale. Mais au loin, deux sphères flottaient dans le ciel, l'une orange pâle, l'autre d'un mauve délavé. Ben sursauta. Deux lunes ? Non, c'étaient certainement des planètes. Mais depuis quand les planètes du système solaire étaient-elles visibles si distinctement à l'œil nu ?

Que se passait-il donc ?

Il se rassit doucement et se força à garder son calme. Il y avait une explication logique à tout cela, se dit-il en contenant son affolement et son impatience. L'explication était simple. Tout ceci était ce qu'on lui avait promis. C'était Landover. Il hocha la tête d'un air entendu. Il n'y avait pas de souci à se

faire. Des effets spéciaux, toujours, comme dans le tunnel. Il y en avait simplement davantage, concentrés dans un petit coin sauvage et retiré des Blue Ridge Mountains. Comment cela avait été monté, surtout au beau milieu d'un parc national, il n'en savait rien, mais il était certain d'avoir compris. Et il devait reconnaître que c'était rudement bien fait. La vallée et son climat estival pouvaient n'être qu'une découverte agréable, mais la création des drôles de fleurs, des sphères qui figuraient des planètes ou des lunes, et des apparitions avait dû coûter bien des efforts et du savoir-faire scientifique.

Il se leva, reprenant peu à peu confiance. Mais s'arrêta net. Son regard, qui balayait le fond de la vallée tandis qu'il réfléchissait à sa situation, avait aperçu quelque chose. C'était un château fort.

Il se mit à le détailler. La partie centrale était dominée par une immense étendue de verdure, un damier de prés et de champs découpé par des rivières ondulantes. La forteresse se situait à l'extrémité la plus proche de ce damier. La brume légère qui planait sur la vallée tout entière l'avait d'abord empêché de la distinguer. Mais il commençait à s'y retrouver, à voir plus clairement.

La citadelle se trouvait distante de quelques kilomètres, enrubannée de vapeur et d'ombres au-delà d'une profonde forêt. Elle reposait sur une île au milieu d'un lac, tout entourée de bois et de collines. Elle était sombre et imposante, presque fantomatique dans les tourbillons de brume.

Ben cligna des yeux sous la lumière voilée du soleil pour tenter d'y voir mieux. Mais le brouillard se referma soudain et le château disparut.

— Flûte ! jura-t-il tout bas.

Une voix retentit alors derrière lui, et il fit un bond de cinquante centimètres.

— Ah, vous voilà enfin ! Vous vous promenez dans les prés alors que ce n'est pas du tout là que vous devriez être. Vous

vous êtes éloigné du chemin ? Vous avez l'air un peu fatigué, si je puis me permettre. Ça va ?

Ben se retourna en un éclair. Son interlocuteur se tenait à quelques mètres de lui. C'était une curieuse caricature de romanichel : un homme grand, mesurant plus d'un mètre quatre-vingts, mais si maigre qu'il avait l'air d'une perche à haricots. Une touffe de cheveux blancs bouclés retombait sur ses grandes oreilles, se mêlant à sa barbe et à ses sourcils de même couleur. Un habit de cérémonie gris enveloppait cette silhouette d'épouvantail, orné d'une série de ceintures colorées, de petits sacs de toile et de bijoux qui donnaient à leur propriétaire un air de petit arc-en-ciel accroché à un ciel d'orage. Ses bottes de cuir souple, taillées généreusement, rebiquaient à la pointe. Son nez en bec d'aigle dominait son visage de hibou pincé. Un bâton noueux l'aidait dans sa marche. Il s'avança d'un pas.

— Vous êtes bien Ben Holiday, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un ton empreint d'un léger doute.

Un cristal volumineux pendait à une chaîne autour de son cou, mais il le fourra dans les plis de son vêtement avec maladresse.

— Avez-vous le médaillon ?

Ben n'appréciait guère le regard qui pesait sur lui.

— Qui êtes-vous ? répliqua-t-il pour tenter de mettre son interlocuteur sur la défensive.

— Ah, je vous l'ai demandé le premier, dit l'autre avec douceur. La politesse exige que vous répondiez d'abord.

Ben se raidit, piqué par ce jeu de cache-cache verbal.

— D'accord, je suis Ben Holiday. Maintenant, qui êtes-vous ?

— Oui, bon, mais il va falloir me montrer le médaillon. (Son sourire s'élargit légèrement.) Vous pourriez être n'importe qui, après tout. Le fait de dire que vous êtes Ben Holiday ne prouve pas que vous le soyez.

— Vous aussi, vous pourriez être n'importe qui, non ? Qu'est-ce qui vous donne le droit de m'interroger sans d'abord me révéler votre nom ?

— Je suis celui qu'on a envoyé vous chercher, en supposant, bien entendu, que vous soyez celui-là. Puis-je voir le médaillon ?

Ben hésita, puis le tira de sous ses vêtements. Sans le retirer, il le souleva pour l'exposer. Le grand homme se pencha en avant, l'examina un instant et hocha la tête.

— Vous êtes bien celui que vous dites. Je vous demande de me pardonner mes questions, mais la prudence est toujours de mise pour ces choses-là. À présent, à mon tour de me présenter. (Il fit une profonde révérence). Questor Thews, enchanteur royal, premier conseiller au trône de Landover, et votre dévoué serviteur.

Ben balaya le paysage du regard.

— Enchanteur royal... Alors je suis bien à Landover !

— En effet, vous êtes là, et bien là. Bienvenue, Noble Seigneur Ben Holiday.

— C'est donc ça, murmura Ben, dont la tête était près d'exploser. (Il se tourna vers l'homme.) Où sommes-nous exactement ?

Questor Thews eut l'air dérouté.

— À Landover, Noble Seigneur.

— Oui, mais où se trouve Landover ? Je veux dire, dans quelle partie des Blue Ridge Mountains ? On ne doit pas être loin de Waynesboro, non ?

— Oh, mais vous n'êtes plus dans votre monde, répondit l'enchanteur en souriant. Je croyais que vous l'aviez compris. Landover fait la passerelle entre un nombre d'univers infini ; un peu comme un pont, si vous voulez. Les brumes du pays des fées le relie au vôtre et aux autres. Certains sont plus proches, évidemment, et il y en a qui n'ont même pas de barrière de brume. Mais vous apprendrez tout cela bientôt.

— Je ne suis pas dans mon monde ? Ceci n'est pas la Virginie ?

Questor Thews secoua la tête.

— Ni même les États-Unis, l'Amérique du Nord ou la Terre ? Rien de tout cela ?

— Non, Noble Seigneur. Pensiez-vous que le royaume enchanté que vous avez acheté se trouverait dans votre monde ?

Ben ne l'entendit pas, saisi peu à peu d'une obstination désespérée.

— Et bien sûr, ces planètes là-bas ne sont pas fausses non plus ? Elles sont vraies, c'est ça ?

— Ce sont des lunes, et non des planètes, précisa Questor en se tournant. Durant la journée, on n'en voit que deux, mais les six autres sont visibles après le coucher du soleil, et ce, presque toute l'année.

Ben écarquilla les yeux, puis secoua lentement la tête.

— Je n'en crois rien. Pas un mot.

Questor Thews le regarda d'un air curieux.

— Et pourquoi, Noble Seigneur ?

— Parce qu'un endroit pareil, ça n'existe pas, bon Dieu !

— Mais vous avez choisi d'y venir, non ? Pourquoi seriez-vous venu à Landover si vous n'aviez pas cru en son existence ?

Ben n'en avait pas la moindre idée. Il n'était plus sûr de savoir pourquoi il était venu. Il n'était sûr que d'une chose : il ne pouvait accepter le fait que Landover fût ailleurs que sur la Terre. Cela signifiait que tous les liens avec son ancienne vie étaient rompus à jamais, que rien de ce qu'il avait connu n'existait plus. Cela signifiait qu'il se trouvait seul dans un univers inconnu...

— Noble Seigneur, voudriez-vous que nous marchions tout en continuant cette conversation ? Nous avons une certaine distance à couvrir avant la nuit.

— Ah ? Où allons-nous ?

— À votre château, Noble Seigneur.

— Mon château ? Attendez... Vous parlez de la forteresse que j'ai aperçue juste avant votre arrivée, celle qui est construite sur une île au milieu du lac ?

— Exactement, répondit Questor Thews. Mettons-nous en route, voulez-vous ?

Ben s'entêta.

— Rien à faire. Je ne bougerai pas d'ici avant de savoir précisément ce qui se passe. Ce qui m'est arrivé dans la forêt, par exemple ! Vous n'allez pas me dire que c'était réel ? Qu'il y avait effectivement un dragon endormi parmi les arbres ?

Questor haussa les épaules d'un air dégagé.

— C'est bien possible. Il habite la vallée, et souvent il fait la sieste à la lisière des brumes. Il y a vécu jadis.

— Tiens donc ! Et cette espèce de chose noire avec des ailes et un cavalier ?

L'enchanteur haussa légèrement ses sourcils touffus.

— Une chose noire avec des ailes, vous dites ? Qui ressemblait à un cauchemar ?

— Oui, répondit Ben avec impatience, c'était tout à fait ça.

— C'était la Marque d'Acier, reprit Questor en pinçant les lèvres. La Marque est un seigneur démoniaque. Je m'étonne qu'il vous ait pourchassé dans les brumes. J'aurais cru que...

Il s'interrompt, sourit d'un air rassurant et haussa les épaules.

— Il arrive qu'un démon s'aventure jusque dans Landover de temps à autre. Vous avez simplement croisé l'un des plus redoutables.

— Croisé ? Mon œil ! s'écria Ben. Il m'a poursuivi, oui ! Il m'a couru après dans ce tunnel et m'aurait attrapé si le chevalier n'était pas intervenu !

Cette fois-ci, les sourcils du magicien montèrent nettement plus haut.

— Un chevalier ? Quel chevalier ? demanda-t-il vivement.

— Celui du médaillon !

— Vous avez vu le chevalier du médaillon, Ben Holiday ?

Ben hésitait, surpris par l'intérêt aigu de Questor.

— Dans la forêt, après que la chose noire s'est jetée sur moi. Il est apparu devant moi et a foncé sur le monstre. J'étais coincé au milieu, mais le cheval m'a bousculé et fait tomber hors du chemin. Quand j'ai repris conscience, j'étais assis dans ce pré.

Questor Thews plissa le front d'un air songeur.

— En effet, cela expliquerait votre présence ici et non à l'endroit où vous étiez attendu...

Il s'éloigna de quelques pas, puis revint lentement, se pencha en avant et plongea ses yeux dans ceux de Ben.

— Je pense que vous pouvez avoir imaginé ce personnage ; Noble Seigneur. Vous avez cru le voir, probablement. Si vous y réfléchissiez, vous verriez peut-être tout autre chose.

— Si j'y réfléchissais, je reverrais exactement la même chose, répliqua Ben, un peu rouge. Je verrais le chevalier du médaillon.

— Nous devons partir, Noble Seigneur, conclut rapidement Questor Thews. La journée s'avance et il vaudrait mieux arriver au château avant la nuit. Allez, venez. C'est assez loin d'ici.

La longue silhouette un peu voûtée se mit à descendre la pente d'un pas lent, les pans de son habit traînant dans les herbes. Ben le regarda sans mot dire, jeta un regard alentour, hissa son sac sur son épaule et suivit son guide de mauvaise grâce.

Ils quittèrent la prairie et entamèrent la descente vers le fond lointain de la vallée. Celle-ci s'étirait en contrebas, tel un patchwork de cultures, de champs, de bois, de lacs, de rivières, de marais et de désert. Les montagnes l'enserraient fermement, couvertes de forêts sombres, généreusement couronnées d'un brouillard épais dont les bancs atteignaient la vallée et faisaient planer leurs ombres sur toute chose.

Le cerveau de Ben s'emballait. Il ne cessait de vouloir faire correspondre ce qu'il voyait à une portion des Blue Ridge Mountains. Cela ne marchait pas. Ses yeux parcouraient les collines et identifiaient des vergers dans lesquels il distingua des pommiers, des cerisiers, des pêchers, des pruniers, mais aussi une dizaine d'autres arbres fruitiers, dont beaucoup avaient en majorité des couleurs et des formes inconnues. L'herbe était de plusieurs nuances de vert, mais également rouge, lavande et turquoise. Poussant çà et là dans cette inhabituelle collection de végétaux, s'élevaient des groupes d'arbres

qui ressemblaient vaguement à des chênes, à ceci près qu'ils étaient d'un bleu lumineux depuis les racines jusqu'aux feuilles.

Ben savoura attentivement l'odeur et la sensation que dégageait ce pays et se rendit alors compte qu'il croyait presque à ce que Questor Thews avait dit : Landover était véritablement un autre monde.

Et pourtant, il y était. Quelle autre explication existait-il, sinon celle fournie par Questor Thews ? Les effluves, l'aspect et la sensation étaient réels. Tout semblait authentique. Mais en même temps, tout était si différent de son univers que cela dépassait tout ce qu'il avait pu savoir ou entendre dire. Ce royaume était un rêve, un mélange de couleurs, de formes et de réalités qui le surprenait et l'étonnait à chaque pas – et aussi qui lui faisait peur.

Il jeta un coup d'œil furtif à Questor Thews. La grande silhouette courbée cheminait patiemment à ses côtés, sa robe grise égayée d'écharpes, de ceintures et de petits sacs de soie vive, son visage de hibou encadré de cheveux et d'une barbe poivre et sel. Questor avait tout à fait l'air d'être chez lui.

Ben tourna son regard vers les courbes de la vallée et ouvrit dans son esprit quelques portes mentales jusque-là cadenasées. La logique et la raison devraient peut-être provisoirement céder la place à l'instinct.

Mais quelques questions discrètes ne feraient de mal à personne.

— Comment se fait-il que nous parlions la même langue ? demanda-t-il soudain. Où avez-vous appris l'anglais ?

— Mmmm ?

L'enchanteur était absorbé par d'autres pensées.

— Si Landover appartient à un autre univers, comment est-il possible que vous parliez si bien anglais ?

— Je n'en parle pas un mot, objecta Questor en secouant la tête. Je parle la langue de mon pays, enfin, celle qu'utilisent les humains de mon pays.

— Mais en ce moment, vous parlez bien anglais, bon sang ! Sinon, nous ne pourrions pas discuter !

— Ah, je comprends ! s'écria Questor avec un sourire. Je ne parle pas votre langue, Noble Seigneur. C'est vous qui parlez la mienne.

— Hein ?

— Oui, les propriétés magiques du médaillon qui vous ouvre la porte de Landover vous permettent en plus de communiquer instantanément avec ses habitants, à l'oral comme à l'écrit. (Il farfouilla dans l'un de ses sacs et en sortit une carte décolorée.) Tenez, lisez ceci pour voir.

Ben la prit, et l'étudia. Les noms des villes, des rivières, des chaînes montagneuses et des lacs étaient tous en anglais.

— C'est de l'anglais ! insista-t-il en rendant le plan.

— Non, Noble Seigneur, tout ceci est rédigé en landovérien, la langue de ce pays. Ce n'est de l'anglais qu'en apparence, et seulement à vos yeux. En ce moment, je vous parle landovérien, mais vous m'entendez en anglais. Grâce au médaillon magique.

Ben réfléchit un instant, cherchant d'autres questions à poser ayant trait à la langue et à la communication, mais n'en trouva pas. Il changea donc de sujet.

— Je n'ai jamais vu d'arbres comme ceux-là, remarqua-t-il en montrant du doigt les curieux chênes bleus. Comment s'appellent-ils ?

— Ce sont des bonnie blues, répondit Questor en s'immobilisant. À ma connaissance, ils ne poussent qu'à Landover. Ils ont été magiquement créés voilà des milliers d'années et nous ont été offerts. Ils tiennent le brouillard à distance et nourrissent le sol.

— Je croyais que c'étaient la pluie et le soleil qui se chargeaient de cette tâche, dit Ben, intrigué.

— Non, ils ne jouent qu'un rôle secondaire dans le processus. C'est la magie qui est à l'origine de toute vie à Landover, et les bonnie blues en sont une source très puissante.

— Vous parlez de magie. S'agit-il de celle qui nous permet de communiquer ?

— Exactement, Noble Seigneur. Les fées l'ont donnée au pays en le créant. Aujourd'hui, elles vivent dans les brumes qui nous entourent.

— Les brumes ?

— Là-bas.

Questor décrivit du bout du doigt un cercle qui englobait les montagnes entourant la vallée, avec leurs sommets et leurs arbres pris dans la grisaille.

— Elles habitent là-bas. Avez-vous aperçu des visages en traversant la forêt entre votre monde et le nôtre ? C'étaient elles. Seul le chemin que vous avez emprunté appartient aux deux univers à la fois. C'est pourquoi je craignais que vous vous en soyez trop éloigné.

Il y eut un moment de silence.

— Et si cela avait été le cas ? demanda enfin Ben.

La silhouette grise tira sur un pan de son habit qui s'était pris dans les broussailles.

— Eh bien, vous auriez pu vous enfoncer trop profondément dans le territoire des fées, et vous perdre à tout jamais. (Il se tut, puis reprit :) Avez-vous faim, Noble Seigneur ? Je me rends compte que vous n'avez rien dû manger ni boire depuis longtemps.

— Je n'ai rien pris depuis ce matin, en effet.

— Bien, suivez-moi.

Questor passa devant lui et descendit vers un petit bosquet de bonnie blues croissant à l'orée d'une chênaie. Il attendit que Ben le rejoigne, puis tendit le bras et arracha une branche. Elle cassa net et sans un bruit. L'enchanteur s'agenouilla, saisit la base de la branche d'une main, tandis que de l'autre il la dépouillait de ses feuilles. Celles-ci tombèrent dans les plis de sa robe.

— Tenez, goûtez, proposa-t-il en offrant l'une d'elles. Mordez dedans.

Ben prit la feuille, l'examina, puis enfonça prudemment ses dents et se mit à mâcher. Son visage s'illumina de surprise.

— Mais... cela a un goût de melon !

Questor sourit et approuva d'un signe de tête.

— La tige, à présent. Prenez-la comme ceci, le bout abîmé en haut. Maintenant, sucez-la. C'est cela, à la brisure.

Ben s'exécuta.

— Ça alors ! On dirait du lait !

— C'est la base de l'alimentation humaine dans cette vallée, expliqua Questor tout en mâchonnant une feuille. À défaut d'autre chose, on peut survivre en ne consommant que du bonnie blue et un peu d'eau. Et nombreux sont ceux qui n'ont rien d'autre. Cela n'a pas toujours été, mais les temps changent...

Il s'éloigna, puis se retourna vers Ben.

— Les bonnie blues poussent à l'état sauvage dans tout le val. Leurs facultés reproductives sont étonnantes, même de nos jours. Tenez, regardez ce qui se passe.

Il montrait l'arbre auquel il avait arraché une branche. La blessure était déjà en cours de cicatrisation et recommençait à bourgeonner.

— D'ici à demain matin, une nouvelle branche sera apparue et dans une semaine, le végétal sera exactement tel que nous l'avons trouvé. Enfin, si tout se passe bien.

Ben hochait la tête sans rien dire. Il se répétait toutes les réserves qu'émettait Questor Thews : « les temps changent » ; « leurs facultés reproductives sont étonnantes, même de nos jours » ; « si tout se passe bien... » Il examina les bonnie blues situés derrière celui choisi par l'enchanteur. Ils étaient moins épanouis, leurs feuilles étaient un peu fanées et leurs branches pendantes. Quelque chose n'allait pas. Questor l'interrompit dans ses pensées.

— Bon, maintenant que nous avons goûté les bonnie blues, nous pourrions peut-être nous offrir quelque chose de plus consistant. (Il se frottait les mains avec vigueur.) Des œufs au jambon, du pain frais et un verre de bière, ça vous va ?

Ben se retourna.

— Vous cachez un panier de pique-nique quelque part dans vos sacs ?

— Un quoi ? Oh non, Noble Seigneur. Je vais simplement faire apparaître notre repas.

— Faire app... Par magie ?

— Bien sûr ! Après tout, je suis magicien. Alors, voyons un peu...

Il plissa sa mine de hibou et rapprocha ses sourcils. Ben se pencha en avant. Il n'avait rien mangé depuis son petit déjeuner, mais la curiosité l'emportait sur la faim. Ce curieux bonhomme était-il vraiment doué de pouvoirs ?

— Un peu de concentration, les doigts tendus, un mouvement vif comme ceci, et hop !

Il y eut un éclair, un nuage de fumée, et sur le sol apparurent une demi-douzaine de coussins tout brodés et ornés de pompons. Ben en resta stupéfait.

— Oui, bon, de toute façon, il nous fallait bien quelque chose pour nous asseoir. J'ai dû tourner les doigts un peu trop à gauche. Donc, on recommence... Concentration, doigts, geste vif...

Un second éclair brilla, de la fumée s'éleva et ils découvrirent sur le sol toute une caisse d'œufs et un cochon entier tenant une pomme entre les dents.

Questor regarda Ben.

— La magie n'est pas toujours fidèle. Mais il suffit d'essayer encore. (Il tendit ses deux bras maigres.) À présent, regardez bien. Concentration, doigts tournés, mouvement rapide, et...

Cette fois l'éclair fut plus vif et la fumée plus haute, et il apparut soudain une immense table à tréteaux chargée d'assez de victuailles pour nourrir une armée. Ben, surpris, fit un bond en arrière. Questor Thews était certainement magicien, mais il n'était pas infailible.

— Crénom, ce n'est pas ce que... Le problème est de... (Questor, très agité, ne quittait pas la table des yeux.) Je suis fatigué, je crois. Je vais réessayer.

— Ce n'est pas la peine, intervint Ben qui avait vu assez d'invocations comme ça.

L'enchanteur lui jeta un regard mécontent.

— Je veux dire que je n'avais pas si faim, après tout. Il vaudrait mieux reprendre la marche.

Questor hésita, puis s'inclina avec révérence.

— Si tel est votre bon plaisir, Noble Seigneur.

Il fit un geste du poignet et les coussins, le cochon, la caisse d'œufs et toute la table avec son déjeuner disparurent.

— Comme vous le voyez, je dispose de la magie à ma guise, annonça-t-il avec dignité.

— En effet.

— Vous devez comprendre que ces pouvoirs sont de la plus haute importance, Noble Seigneur, expliqua l'enchanteur qui tenait à mettre les points sur les *i*. Vous en aurez besoin si vous devenez roi. Il y a toujours eu des enchanteurs pour assister les souverains de Landover.

— Je comprends.

Questor le regarda avec attention. Ben en fit autant. Ce qu'il concevait surtout, c'était qu'à part ce magicien à la manque, il ne connaissait personne d'autre dans ce pays et n'avait aucune envie de se brouiller avec son unique compagnon.

Sans un mot, ils reprirent leur voyage.

À mesure que l'après-midi s'écoulait, les brumes semblaient peser plus lourd sur la région. Le jour baissait, les ombres formaient des taches obscures, et la couleur des champs, des prés, des forêts et des lacs avait perdu toute luminosité. L'air était tout à coup menaçant, comme si un orage approchait, ce qui n'était manifestement pas le cas. Le soleil brillait toujours, aucun souffle n'agitait les feuillages. Une nouvelle lune flottait sur l'horizon, récemment sortie des limbes.

Ben en était toujours à se demander dans quel pétrin il s'était fourré. Il était de plus en plus clair que Landover n'avait rien de la mise en scène annoncée par Miles. La magie de Questor n'était pas du style « lapin dans le chapeau », mais ressemblait plutôt à ce qu'on trouvait dans les revues de science-fiction à bon marché. Le coup de la table et du festin aurait laissé Miles comme deux ronds de flan ! Comment

était-il possible de faire apparaître ainsi des choses s'il n'y avait pas de véritable enchantement derrière ?

Malheureusement, c'était là le revers de la médaille. Landover n'était ni en Virginie, ni en Amérique du Nord, ni ailleurs sur Terre. Landover était un monde tout à fait à part, et Ben avait franchi une quelconque frontière spatio-temporelle pour l'atteindre.

C'était à la fois passionnant et terrifiant !

Il l'avait cherché, évidemment. Il s'était porté acquéreur en pleine connaissance de cause : il achetait un royaume magique, ou plutôt, son trône. Mais il n'avait jamais cru que cela fût possible. Il n'avait jamais imaginé qu'il trouverait exactement ce que le catalogue et le vieux Meeks avaient promis.

Tout à coup, il pensa à Annie et regretta qu'elle ne fût pas là avec lui. Elle aurait su lui faire accepter ce qui lui arrivait. Mais elle n'était plus, et c'était justement pour cette raison qu'il était venu. Landover était l'échappatoire à ce que la perdre lui avait coûté. Il secoua la tête d'un air de reproche. Allons, il devait absolument garder à l'esprit qu'il avait rejoint ce nouvel univers pour refaire sa vie, laisser le passé en arrière, trouver une existence différente de ce qu'il avait toujours connu. Son intention était de couper les ponts, de repartir de zéro. Dans de telles conditions, il était idiot de se plaindre d'avoir obtenu exactement ce qu'il désirait.

Il se mit à étudier le paysage. En posant la course du soleil pour un critère adéquat, ils se dirigeaient vers l'est. La partie sud de la vallée était constituée de lacs et de rivières, l'Est, d'un désert de broussailles, le Nord, de collines et l'Ouest, de bois touffus. Le centre était formé de plaines verdoyantes, de champs et de prairies. On y voyait également des châteaux forts ; leurs tours étaient visibles à travers le brouillard. Au nord-ouest se trouvait une cuvette obscure et profonde, une dépression où brumes et ombres concentrées formaient comme une soupe fumante. Tout ceci, Ben le vit au cours de la descente depuis le pré où Questor Thews l'avait trouvé. Ce fut en arrivant dans la vallée qu'il aperçut ses premiers sujets.

Ils n'étaient qu'une poignée de personnages d'assez triste figure : des fermiers accompagnés de leur famille, des bûcherons et des chasseurs, quelques colporteurs chargés de marchandises, et un unique cavalier portant une oriflamme héraldique. À part ce dernier, tous avaient un aspect des plus misérables. Ils portaient de méchants vêtements, leurs outils et leurs charrettes étaient mal tenus, leur bétail efflanqué. Quant aux bâtiments, ils avaient connu des jours meilleurs et manquaient de l'entretien le plus élémentaire. Chacun semblait épuisé.

Questor Thews ne fit aucun commentaire.

Vers le milieu de l'après-midi, l'enchanteur signifia à Ben de prendre le chemin du Nord. Devant eux s'étendait une série de collines boisées, qu'ils traversèrent en silence, suivant avec attention le sentier ombragé par les branches et les feuilles. Ils étaient loin au nord de la région de rivières que Ben avait vue plus tôt, mais soudain apparut entre les arbres un réseau de lacs et de mares. De petites étendues d'eau sombre renvoyaient la luminosité tamisée du soleil en éclairs brillants. Ben promena son regard alentour avec appréhension. Il y avait dans ce bois une atmosphère qui rappelait le monde des fées.

Ils gravirent une haute crête qui dominait la cime des arbres et Questor fit signe à Ben de s'arrêter.

— Regardez là-bas, dit-il en tendant le doigt.

Ben obéit. À plusieurs kilomètres, encerclée d'arbres, de brume et d'ombres, se trouvait une clairière baignée de lumière. Elle brillait de couleurs, comme un arc-en-ciel, et il semblait que des drapeaux flottaient doucement dans la brise forestière, qui ne montait pas jusqu'au talus où se tenait Ben.

— Voici le Cœur, Noble Seigneur. C'est là que vous serez intronisé roi de Landover dans quelques jours, lorsque votre arrivée aura été proclamée. Tous les souverains du royaume ont été couronnés là, depuis sa création.

Ils demeurèrent sur le promontoire pendant encore quelques instants, les yeux tournés vers ce petit point lumineux perdu au milieu du brouillard et de l'obscurité. Ils ne parlèrent pas.

Puis Questor fit demi-tour.

— Venez, Noble Seigneur. Votre château n'est plus très loin.

Ben le suivit docilement.



## BON ALOI

Les arbres se refermèrent, la brume s'épaissit ; Questor Thews et Ben Holiday se retrouvèrent en pleine forêt. Ben cheminait résolument, suivant de près la silhouette du magicien. Ce n'était pas facile, car Questor progressait vite, en dépit de sa curieuse démarche traînante. Ben changea son sac d'épaule : il commençait à sentir ses muscles se contracter. Il massa ses épaules de sa main libre et remonta les manches de son survêtement. Le dos de son pull-over était imprégné de sueur.

On aurait pu croire que pour le nouveau roi, il aurait été prévu une escorte et un carrosse, et non une marche forcée, pensa-t-il. On n'utilisait peut-être pas ce genre de moyens de transport à Landover. On montait peut-être des chevaux ailés. Si seulement Questor Thews avait pu leur en faire apparaître deux... Il se mordit la lèvre en se remémorant les tentatives de l'enchanteur pour lui fournir un déjeuner. Il valait peut-être mieux marcher.

Ils escaladèrent une nouvelle crête où les épicéas poussaient si bien que leurs aiguilles formaient au sol un épais tapis. Les deux voyageurs baissaient la tête pour se protéger des rameaux qui griffaient et cinglaient leur visage. Enfin, les arbres

s'écartèrent, la cime de la montagne laissa la place à une prairie, et le château apparut devant eux.

Ben s'émerveilla du spectacle qui lui était offert. C'était celui qu'il avait vu plus tôt. Mais à présent il le voyait clairement. Il était bâti à environ sept cents mètres de la rive, au milieu d'un lac dont l'île était juste assez grande pour le château. L'eau était gris fer, l'île dépourvue de végétation à part quelques buissons. La forteresse, quant à elle, construite de pierre, de bois et de métal, était un labyrinthe de tours, de parapets, de passages et d'allées qui s'élançaient vers le ciel comme les doigts d'une main brisée. Là encore, la brume enveloppait les lieux et l'eau bouillonnait comme dans un chaudron. Il n'y avait de couleur nulle part : nul étendard, nul pavillon, nulle bannière. Le bois et la roche avaient l'air souillés, tandis que le métal était corrodé. Le mortier et le roc paraissaient solides et les remparts ne s'éboulaient pas, mais l'édifice était comme une coquille vide et sans vie.

Il ressemblait un peu au manoir du comte Dracula.

— C'est ça, le château des rois de Landover ? demanda Ben, incrédule.

— Mmmm ? Oh, oui, c'est bien ça. C'est Bon Aloi. Le sac de Ben tomba avec un bruit sourd.

— Bon Aloi ?

— C'est son nom.

— Bon Aloi, comme l'*argent de bon aloi*, poli et brillant ?

— Il le fut jadis, Noble Seigneur, confirma Questor en haussant les sourcils.

— Ah bon ? Dans des temps très reculés, je parie.

La déception lui serrait l'estomac.

— Il ressemble plus à Mauvais Augure qu'à Bon Aloi.

— Ce sont les effets du Ternissement, annonça Questor en croisant les bras et en regardant au loin au-dessus du pré. Cela fait vingt ans qu'il est ainsi, Noble Seigneur, ou presque. Par la faute du Ternissement. Avant, il était brillant et poli comme il se doit. La pierre était blanche, le bois propre et le métal luisant. Il n'y avait pas de brouillard pour cacher le

soleil. L'île était vibrante de fleurs multicolores et le lac d'un bleu cristallin. C'était le plus bel endroit du royaume.

Ben suivit le regard du magicien, qui revenait au cauchemar présent.

— Que s'est-il donc passé ?

— Lorsque le dernier dirigeant de Landover s'est éteint, il y a vingt ans, sans qu'aucun héritier monte sur le trône, la décoloration a commencé. Au début, elle était graduelle, puis, le temps passant et le pays n'ayant toujours pas de souverain, elle s'est accélérée. La vie s'échappe de Bon Aloi et le Ternissement en marque le départ. Rien ne servirait de nettoyer, de frotter ou de polir la pierre, le bois ou le métal. Il se meurt, Noble Seigneur. Il suit son maître dans la tombe.

— Vous en parlez comme s'il était vivant.

— Il l'est en effet, Noble Seigneur, aussi vivant que vous et moi.

— Mais à l'article de la mort ?

— Une agonie longue et douloureuse.

— Et c'est là que vous voulez que je vive – dans un château à l'agonie ?

— Vous le devez, affirma Questor avec un sourire. Vous êtes le seul à pouvoir le guérir. (Il saisit le bras de Ben et le poussa en avant.) Venez maintenant, Noble Seigneur. Vous le trouverez fort agréable, à l'intérieur, où son cœur est toujours chaud et sa vie bien réelle. Les choses ne sont pas aussi terribles qu'elles en ont l'air. Avancez donc. Vous y serez à votre aise. Suivez-moi.

Attachée à la rive était une longue barque à proue relevée portant gravée la tête d'un chevalier. Les plats-bords étaient bas et la poupe, dépourvue de gouvernail, était posée sur la berge. Ben prit place à l'avant tandis que l'enchanteur s'asseyait à l'arrière. Ils étaient à peine installés que l'embarcation se mit à bouger. Elle se dégagea de la rive et glissa silencieusement. Ben regardait tout autour, très étonné. Il ne voyait aucune source de propulsion.

— Ce sont vos mains qui lui impriment sa direction, dit soudain Questor.

Ben baissa les yeux ; ses mains tenaient fermement le plat-bord.

— L'esquif, tout comme Bon Aloi, est vivant. C'est ce qu'on appelle un rase-lac. Il obéit au toucher de ceux qu'il sert. Vous êtes maintenant le premier de ceux-là. Aspirez à ce qu'il vous transporte et il le fera.

— Que dois-je désirer ?

— Eh bien, répondit Questor en riant, pensez donc à la porte d'entrée, Noble Seigneur.

Ben saisit le plat-bord et forma sa pensée en silence. Le rase-lac s'ébranla et fila à toute allure sur la surface des eaux obscures, laissant dans son sillage une écume blanche.

— Doucement, Noble Seigneur, doucement ! s'écria Questor Thews. Vous exprimez vos pensées trop vivement.

Ben relâcha à la fois son étreinte et son esprit, et le rase-lac ralentit. C'était amusant de faire usage d'un peu de magie. Il passa ses doigts sur le bois lisse. Celui-ci était chaud et palpitant, comme un être vivant.

La sensation de vie qui émanait de l'embarcation le gênait, mais il laissa ses mains en place. Ben se tourna vers le magicien.

— Questor ? Qu'avez-vous dit à propos de guérir le château ?

— Bon Aloi, comme Landover, a besoin d'un roi. Sans lui, le château dépérit. Votre présence à l'intérieur le revigorera. En en faisant votre maison, vous lui rendrez sa force.

Ben jeta un regard vers l'apparition spectrale avec ses tours et ses créneaux noirs, ses murailles de pierre décolorées et ses yeux caves.

— Et si je ne veux pas en faire ma demeure ?

— Oh, je crois que vous le voudrez, répondit l'enchanteur, énigmatique.

Crois tout ce que tu veux, pensa Ben. Il restait concentré sur la forteresse qui approchait, sur la brume et l'obscurité qui l'étreignaient. Il s'attendait à apercevoir à la fenêtre quelque créature aux canines démesurées et à voir des chauves-souris monter la garde en tourbillonnant.

Mais il ne remarqua rien.

Le rase-lac accosta en douceur et Ben, suivi de Questor, débarqua. Devant eux s'élevait, comme une invitation à se faire avaler tout rond, une voûte équipée d'une herse relevée. Ben changea son sac de main, hésitant. Le château était d'aspect encore plus formidable de près que de loin.

— Questor, je ne sais pas si...

— Venez, Noble Seigneur, interrompit le magicien en le saisissant par le bras pour le pousser en avant. Vous ne verrez rien d'intéressant d'ici. Et puis, les autres vous attendent.

Ben avança en trébuchant ; il observait nerveusement les parapets et les tours au-dessus de sa tête. La pierre était rongée d'humidité et tous les coins et toutes les fissures envahis de toiles d'araignée.

— Les autres ? Quels autres ?

— Ceux qui sont au service du trône, voyons, votre suite. Tous n'ont pas quitté la Cour.

— Comment ça, pas tous ?

Mais Questor, soit qu'il n'ait pas entendu ou ait décidé d'ignorer cette question, pressa le pas et força Ben à accélérer pour ne pas se faire distancer. Après avoir franchi l'entrée, ils débouchèrent sur une place exigüe, d'apparence aussi sombre et minable que le reste. Ils pénétrèrent ensuite dans un second passage, plus petit que le premier, puis traversèrent un couloir et se retrouvèrent dans un vestibule. Une lumière tamisée filtrait à travers de hautes fenêtres cintrées et venait se mêler à l'obscurité et aux ombres du lieu. Le bois des murs d'appui et de la charpente était propre et brillant, la pierre bien nette, les murs et les sols couverts de tapis et de tentures ayant conservé un peu de leur couleur. Il y avait même quelques meubles austères. Sans la grisaille qui régnait sur tout, l'endroit aurait pu sembler presque accueillant.

— Comme vous le voyez, l'intérieur est beaucoup mieux, fit remarquer Questor.

— Ravissant, approuva Ben sans enthousiasme.

Ils gagnèrent ensuite une porte qui donnait sur une gigantesque salle à manger où était dressée une table à tréteaux de dimensions impressionnantes, entourée de chaises à haut

dossier, capitonnées de soie écarlate. Des lustres d'argent terni pendaient au plafond. Malgré la température estivale, un feu flambait dans la cheminée à l'autre bout de la pièce.

À droite de la table, trois silhouettes se tenaient alignées. Leurs yeux rencontrèrent ceux de Ben.

— Votre suite personnelle, Noble Seigneur, annonça Questor.

Ben regarda ses serviteurs : un chien et deux singes à grandes oreilles – enfin, deux créatures pour le moins simiesques. Le canidé se tenait debout sur ses pattes arrière et portait un haut-de-chausses à bretelles, une tunique frappée d'un écusson et une paire de lunettes. Son pelage était doré, et il avait en guise d'oreilles deux petits triangles mous qui semblaient avoir été ajoutés là après coup. Les poils qui garnissaient sa tête et son museau lui donnaient l'air d'avoir été croisé avec un porc-épic. Quant aux créatures simiesques, elles portaient une culotte courte retenue par une bandoulière de cuir. Le plus grand des deux animaux avait des jambes de faucheur ; l'autre, plus corpulent, était ceint d'un tablier de cuisinier. Ils avaient des oreilles dignes de Dumbo et des orteils préhensiles.

L'enchanteur fit un signe à Ben, et ils s'avancèrent vers le chien.

— Voici Abernathy, scribe royal et premier valet.

Il se courba légèrement en regardant Ben par-dessus ses lunettes.

— Soyez le bienvenu, Noble Seigneur, dit-il.

Ben en sursauta de surprise.

— Questor, il parle !

— Aussi bien que vous, Noble Seigneur, répondit froidement le chien.

— Abernathy est un terrier blond à poil long ; c'est une race qui a produit bien des champions, en matière de chiens de chasse, intervint rapidement Questor. Cependant, il n'a pas toujours été sous cette forme. Auparavant, c'était un homme. Il est devenu comme ça à la suite d'un malheureux accident.

— Je suis devenu chien à cause de ta stupidité, grogna Abernathy. Et je le suis resté à cause de ta stupidité.

— Oui, bon, soupira Questor. D'une certaine façon, c'était ma faute, si on veut. J'essayais de le déguiser et la magie a fait de lui ce que vous voyez. Malheureusement, je n'ai pas encore découvert le moyen de lui rendre son apparence. Mais il aime bien sa nouvelle condition, pas vrai, Abernathy ?

— Je valais mieux en tant qu'homme.

— Tu aurais peut-être préféré que je te transforme en chat !

Pour toute réponse, Abernathy aboya. Le magicien le foudroya du regard, puis se tourna vers les créatures qui se tenaient à côté de lui.

— Ceux-là sont des kobolds, expliqua-t-il à Ben, toujours aux prises avec l'idée que son premier valet était un animal. Ils parlent leur propre langue et refusent absolument la nôtre, quoiqu'ils la comprennent assez bien. Ils ont un nom, mais il est dans leur dialecte et ne vous dirait rien. C'est pourquoi ils ont bien voulu que je les rebaptise. Le plus grand, c'est Ciboule, messenger royal. Quant au plus gros, il s'appelle Navet et remplit la fonction de cuisinier. Saluez votre seigneur, kobolds !

Ils s'inclinèrent, puis se redressèrent en découvrant derrière un sourire terrifiant plusieurs rangées de dents acérées. Ils sifflèrent doucement.

Ben prit Questor Thews à part. Il avait du mal à dissimuler son irritation.

— Qu'est-ce qui se passe ici, exactement ?

— Mmmm ?

Questor le regardait sans saisir.

— Si je comprends bien, le roi de Landover habite dans un bouge et est servi par une ménagerie. Vous avez d'autres surprises ? Qu'est-ce que j'ai comme armée ? Un troupeau de bœufs ?

L'enchanteur eut l'air gêné.

— Eh bien, pour ne rien vous cacher, Noble Seigneur, vous n'avez pas d'armée du tout.

- Pas d'armée ? Et pourquoi ?
- Elle s'est dispersée voilà plus de douze ans.
- Dispersée ? Et les serviteurs, les domestiques, les valets, ceux qui s'occupent du quotidien en général ? Qui se charge de tout cela ?
- Nous quatre, répondit Questor Thews en désignant d'un geste large Abernathy et les deux kobolds.
- Pas étonnant que le château dépérisse. Pourquoi n'engagez-vous pas d'autres personnes ?
- Nous n'avons pas de quoi les payer.
- Comment ça ? Il n'y a pas de trésor royal ?
- Les coffres sont vides. Il n'y reste pas la plus petite piécette.
- Mais le trône ne lève-t-il pas d'impôts de manière à faire rentrer de l'argent ? continua Ben d'une voix de plus en plus forte.
- Cela s'est fait. (Questor jeta un regard de colère à Abernathy, qui agitait la tête, amusé.) Malheureusement, le système fiscal s'est enrayé il y a plusieurs années. Rien n'a été versé au trésor depuis.
- Ben laissa tomber son sac et mit les poings sur les hanches.
- Arrêtez-moi si je me trompe. J'ai acheté un royaume dans lequel le souverain n'a ni armée, ni gens à part vous quatre, ni argent ? J'ai déboursé un million de dollars pour ça ?
- Vous exagérez, Ben Holiday.
- Tout dépend de quel côté on se trouve !
- Il vous faut être patient. Vous n'avez pas encore tout vu ni appris tout ce qu'il y a à apprendre de Landover. Les questions urgentes que sont les impôts, les serviteurs et l'armée peuvent se résoudre si l'on s'occupe de trouver des solutions. N'oubliez pas que nous sommes sans roi depuis plus de vingt ans. Dans ces conditions, vous ne pouvez pas vous attendre à autre chose.
- C'est la meilleure de l'année, ricana Ben sans le moindre humour. Dites-moi, Questor, allons au fond des choses. Que dois-je savoir d'autre sur la condition de

monarque de Landover ? Quelles autres mauvaises nouvelles avez-vous à m'annoncer ?

— Oh, je crois que vous savez le pire, Noble Seigneur, dit l'enchanteur avec un sourire désarmant. Nous aurons tout le temps d'en parler plus tard, mais un petit dîner s'impose tout d'abord, il me semble. La journée a été longue, le voyage aussi, et je sais que vous mourez à la fois de faim et de fatigue. Navet va s'occuper de notre repas. La magie du château n'a pas encore cessé d'approvisionner le garde-manger. Pendant ce temps, Abernathy vous montrera vos appartements, où vous pourrez vous laver, changer de vêtements et vous reposer un peu.

» Abernathy, escorte notre Noble Seigneur à sa chambre et veille à ce qu'il ne manque de rien. Je vous rejoindrai dans un instant.

Il tourna les talons et quitta la pièce avant que Ben puisse protester.

Ce fut un véritable exercice de santé. Ensemble, ils montèrent de nombreux escaliers et suivirent une demi-douzaine de couloirs obscurs avant d'atteindre les appartements royaux. Ben passa son temps perdu dans ses pensées, ressassant les désagréables nouvelles : il n'était qu'un dirigeant sans appareil, il régnait sur le château de Dracula, et c'était tout. Il aurait dû faire attention à leur itinéraire, se dit-il en arrivant à destination, ne serait-ce que pour pouvoir retrouver son chemin tout seul. Il se souvenait vaguement de pièces dallées de pierre et de plafonds à poutres de bois, de portes en chêne à ferrures, de tapisseries et de blasons, de couleurs sourdes et du Ternissement. Mais c'était à peu près tout.

— Votre salle de bains, Noble Seigneur, annonça Abernathy en s'arrêtant devant une lourde porte sculptée.

Ben jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il vit une baignoire en fonte à pieds de lion, pleine d'eau fumante, un plateau garni de savonnettes, une pile de serviettes en lin, une tenue complète et une paire de bottes posées sur un tabouret.

Le bain était tentant.

— Comment avez-vous fait pour empêcher l'eau chaude de refroidir ? demanda Ben que surprenait la vapeur.

— C'est le château, Noble Seigneur. Il lui reste toujours quelques-uns de ses pouvoirs. La nourriture dans le garde-manger, l'eau chaude pour les bains et c'est à peu près tout.

Abernathy se tut brusquement et s'apprêta à sortir.

— Un instant ! cria Ben. Je... Je voulais juste vous dire que je regrette d'avoir été si surpris de vous entendre parler, tout à l'heure. Je ne voulais pas vous froisser.

— J'ai l'habitude, Noble Seigneur.

Ben ne savait pas trop s'il voulait parler d'être froissé ou d'étonner les gens. Le chien le regarda par-dessus ses lunettes.

— D'ailleurs, bien que l'on s'accorde à dire dans tout Landover que je suis une curiosité unique, je crois pouvoir affirmer que ce n'est pas moi qui vous surprendrai le plus.

— Ce qui veut dire ?

— Que vous avez beaucoup à apprendre, et que les leçons seront pour le moins stupéfiantes.

Sur ce, il salua rapidement, recula jusqu'à la porte et referma celle-ci derrière lui. Ben était de plus en plus intrigué. Ce dernier commentaire avait tout d'un avertissement : c'était comme si Abernathy le prévenait que le pire était encore à venir.

Il chassa la question de son esprit, se déshabilla et se laissa glisser dans la baignoire, où il s'étendit avec délices. Il y resta presque une heure, réfléchissant à tout ce qui lui était arrivé. Assez curieusement, l'objet de ses pensées avait complètement changé depuis son arrivée à Landover. Au début, il s'était demandé si oui ou non ce qu'il vivait et voyait était réel ou bien provenait d'effets spéciaux habiles rendus possibles par la technique moderne. À présent, il en était à se demander s'il était sage d'être là. Les révélations de Questor concernant l'état du royaume étaient décourageantes. Il avait payé un million de dollars un trône qui ne régnait sur rien : ni domestiques, ni armée, ni trésor, ni impôts. Il était plus disposé à accepter que Landover fût un monde différent du sien, dans

lequel la magie jouait un rôle véritable, qu'à reconnaître qu'il avait acquis un titre sans le pouvoir correspondant.

Mais il n'était pas entièrement honnête avec lui-même, se dit-il. Il avait acheté le titre de roi, d'accord, mais aussi le pays, et celui-ci semblait correspondre à la description fournie. D'autre part, après vingt ans de vacance du trône, la monarchie landovérienne ne pouvait être qu'ébranlée. La situation s'était dégradée peu à peu, tout naturellement. C'était logique, il aurait du travail pour tout remettre sur pied.

Alors pourquoi s'inquiétait-il ? Comparé à son attente initiale, Landover ne pouvait que dépasser toutes ses espérances.

Il acheva sa toilette, puis se sécha. L'eau était restée à la même température tout le temps de son bain. La pièce aussi était agréable. Même le sol dallé de pierre était chaud sous ses pieds nus. L'air était étrangement vibrant, comme si le château respirait...

Il enfila des chaussees, des sous-vêtements flottants retenus par des lanières, un haut-de-chausses vert forêt à lacets et bretelles, et une ample tunique crème qui fermait par un système d'anneaux et de crochets métalliques. L'ensemble, entièrement dénué des habituels boutons, fermetures à glissière, Velcro ou élastiques, lui parut étrange, mais il lui allait bien et il s'y sentait à l'aise.

Il venait de chausser une paire de bottes en cuir souple et se demandait où était passé Abernathy lorsque la porte s'ouvrit sur Questor.

— Vous paraissez reposé et rafraîchi, Noble Seigneur, dit-il en souriant. Votre bain était-il satisfaisant ?

— Très, répondit Ben en lui rendant son sourire. Questor, pourquoi ne pas laisser tomber toutes ces salades et...

— Ces quoi ?

— Ces salades, répéta Ben en cherchant un autre mot. Ces... salamalects.

— Salamalects ?

— Les règles de l'étiquette royale, bon sang ! Je veux savoir dans quoi je me suis fourré.

Questor pencha la tête d'un air songeur.

— Oui, je vois. Que diriez-vous si je vous montrais exactement de quoi il retourne ?

— Très bien. Parfait, même.

— Bon. Veuillez me suivre.

Le magicien se tourna et se dirigea vers la porte. Ils sortirent et Questor conduisit Ben au cœur de la citadelle, devant une lourde porte à deux vantaux qui s'ouvrait sur une tour et un escalier en colimaçon. Sans un mot, ils se mirent à monter. Lorsqu'ils eurent atteint le palier, tout en haut des marches, l'enchanteur fit signe à Ben de poser ses mains fermement contre le relief de l'image du château et du chevalier (la même que celle du médaillon) gravée dans le bois d'une massive porte en chêne et en métal ménagée dans le mur de la tour. La porte s'ouvrit sans un bruit, et ils entrèrent.

Ils se trouvaient dans une petite pièce circulaire. Devant eux, depuis le plafond jusqu'au milieu du mur, une ouverture béait sur les nuages et la brume qui tournoyaient devant les tours de la forteresse à l'approche de la nuit. Une rambarde d'argent cintrée, montée sur étauçons, barrait l'ouverture à hauteur de la taille. En son centre était fixé un lutrin, d'argent lui aussi. Ben examina le tout un instant, puis regarda Questor. La pièce ressemblait à une tribune de conférencier destinée aux discours que le roi adressait dans les nuages à l'on ne sait quel public.

— Ceci est le contemplateur, expliqua le magicien. Avancez jusqu'à la rambarde, je vous prie.

Ben obéit. Le métal de l'appui et du meuble était atteint par le Ternissement, mais sous les taches, Ben devinait des milliers de petits personnages gravés, nés de la main d'un artisan d'une patience infinie. Questor fouilla dans les sacs accrochés à sa ceinture et ressortit la carte fatiguée qu'il avait utilisée pour prouver à Ben qu'il parlait et lisait le landovérien. Il la déplia soigneusement et la plaça sur le lutrin.

— Posez les mains dessus, Noble Seigneur.

Ben s'exécuta, bientôt imité par son guide. Ils restèrent ainsi un moment à regarder le brouillard qui s'assombrissait. Il faisait presque nuit.

Soudain, une chaleur inattendue se répandit à travers le métal, et Ben perçut la même vibration que celle qu'il avait remarquée dans la salle de bains.

— Gardez les mains fermement appuyées à la barre, ordonna Questor. Regardez la carte placée devant vous et choisissez-y n'importe quel point que vous désirez voir. Le contemplateur vous le montrera.

Ben, incrédule, se tourna vers lui un instant, puis revint au document. Toute la vallée y figurait, avec différentes couleurs d'encre pour désigner forêts, rivières, lacs, montagnes, plaines, déserts, villes, territoires et donjons, dont le nom était méticuleusement consigné. Les teintes avaient passé, le parchemin s'était usé. Ben plissa les yeux et observa attentivement Bon Aloi, puis le creux sombre et terrifiant qu'il avait vu des hauteurs, plus tôt dans la journée. Le nom de l'endroit était taché et illisible.

— Là, dit-il en inclinant la tête. Cette cuvette, au nord. Montrez-moi cela.

— Le Gouffre Noir, murmura Questor. Bon. Tenez-vous bien, Noble Seigneur, respirez profondément et concentrez-vous sur la carte.

Ben serra les doigts et fixa son regard sur le parchemin. Alors, tout le château disparut au-dessous de lui, murailles de pierre, tours, créneaux, tout se dissipa dans l'air vide ; les brumes s'estompèrent et le ciel nocturne, clair et étoilé, l'enveloppa. Il volait dans l'espace avec pour seuls supports le garde-fou d'argent et son lutrin. Sous le choc, il écarquilla les yeux et regarda vers le bas. La vallée défilait dans un grand vide d'ombres et de clair de lune.

— Questor ! cria-t-il, terrorisé, en s'agrippant à la barre.

L'enchanteur était près de lui. Une main saisit la sienne.

— N'ayez crainte, Noble Seigneur, le rassura-t-il d'une voix si calme et si normale qu'ils auraient pu se croire toujours en sécurité dans la tour. Ce n'est que de la magie. Vous ne courez aucun danger tant que vous vous tenez à la rambarde.

Ben l'étreignait si fort que ses articulations en étaient blanches. Il découvrit qu'il était bien accroché : il éprouvait

une sensation de mouvement, mais ne sentait pas le frottement du vent sur lui ou sur la carte. Les lunes de Landover s'étaient toutes levées et coloraient la voûte céleste de tons pêche, vieux rose, jade, béryl, vert glauque, mauve passé, turquoise, et blanc éclatant, le plus impressionnant de tous. Il n'avait jamais rien vu de plus curieux ; c'était un feu d'artifice immobile.

Il se détendit, se sentant déjà plus à l'aise. Il avait fait une ascension en ballon une fois. Cela produisait un peu le même effet.

Ils survolèrent le pays en décrivant une large courbe et passèrent au-dessus des brumes du territoire des fées.

— Voici d'où vient la magie de Landover, Noble Seigneur, expliqua Questor. Le monde des fées, voilà d'où elle est née. C'est un lieu sans temporalité et d'existence infinie, de partout et de toujours. Il borde tous les univers et a accès à chacun d'entre eux. Des couloirs le traversent, qui relient les mondes extérieurs. On les appelle les couloirs temporels. Ce sont des passages qui mènent d'un endroit à l'autre. Vous avez emprunté l'un de ces chemins pour passer de votre univers à Landover.

— Voulez-vous dire que le monde des fées se trouve entre mon pays et Landover ?

Il se rendit compte qu'il criait alors que cela n'était pas nécessaire.

— Pas exactement. Le monde des fées est un lieu de non-être éphémère, Noble Seigneur. Il existe et n'existe pas tout à la fois, étant simultanément partout et nulle part. Il ne saurait être indépendant, mais il n'est pas non plus la source de toute chose. Vous comprenez ?

— Pas un mot.

— Alors, disons les choses ainsi : il est plus proche de Landover que d'aucun autre monde. Notre contrée est en quelque sorte son enfant adoptif.

Drôle de comparaison, se dit Ben en regardant le brouillard s'évanouir. Ils descendaient rapidement vers le Gouffre Noir, qui s'ouvrait juste au-dessous d'eux. Il s'agissait d'une étendue

forestière envahie de broussailles emmêlées, toute proche des hautes montagnes qui délimitaient la vallée à son extrémité nord-ouest. C'était un bois sinistre et terrifiant que la lumière semblait ne jamais pénétrer. La nuit planait sur tout, et les brumes du monde des fées, qui entouraient tout le royaume, paraissaient l'envelopper comme le coin d'une couverture.

— Ici habite la sorcière Nocturna. On dit qu'elle est venue de chez les fées à une époque si lointaine que tous l'ont oubliée depuis, sauf elle. Elle serait venue chez les mortels pour prendre un amant, et l'ayant fait, n'aurait jamais pu retourner là d'où elle venait.

Ben regarda le trou noir. On aurait dit un puits qui descendait jusqu'en enfer.

Ils reprirent leur route à travers le pays. Ils filaient d'un horizon à l'autre, et Ben relevait des noms sur le parchemin, les uns après les autres. Il découvrit le territoire du Maître des Eaux, autre créature féérique. Il s'agissait d'un esprit qui avait pris forme humaine et élu domicile parmi les lacs et les rivières qui pullulaient dans la moitié sud de la vallée. Il régnait sur les ondines et les nymphes peuplant les eaux. Ben explora également les collines et les falaises situées au nord de la fange du Gouffre Noir, où vivaient de nombreuses tribus de gnomes, de trolls et de kobolds. Certains étaient mineurs, fermiers, chasseurs, marchands, tandis que d'autres s'étaient faits voleurs et coupe-jarrets. Certains étaient industriels et honnêtes, d'autres paresseux et méchants. Certains étaient pacifiques, d'autres non. Les seigneurs de Vertemotte revendiquaient toute la vallée centrale. Leurs possessions immenses, principalement des terres arables et du bétail, formaient la richesse de ces quelques familles dont le lignage remontait à des générations. C'étaient des barons féodaux dont les sujets, des serfs, travaillaient aux récoltes et à l'élevage pour leurs maîtres.

— Des esclaves ? s'exclama Ben, révolté.

— Des serfs ! répéta Questor en insistant sur le terme. Ce sont des hommes et des femmes libres, mais ils ne reçoivent

de la terre et de ses fruits que ce qui leur est attribué par les barons.

Des esclaves tout de même, pensa Ben. Qu'on appelle ça comme on voudra...

La voix de l'enchanteur continuait à égrener des commentaires, mais Ben n'entendait plus rien, trop captivé par quelque chose de nouveau. Au début, il pensa que cela n'était rien qu'un petit point sombre sur l'une des lunes de Landover. Et puis, il vit que ce point bougeait.

Vers eux.

Venant du sud, c'était une énorme et noire silhouette ailée qui grandissait dans le ciel. D'abord indistincte, elle avait pris une forme plus précise en approchant. Des ailes de cuir se déployaient, hérissées de piques, se courbaient comme les montants d'un monstrueux cerf-volant gonflé à l'extrême. Un corps de serpent ondulait au rythme des battements d'ailes, couvert d'écailles et de plaques. De grandes serres étaient repliées contre ce corps tubulaire et au-dessus se tendait un cou de lézard, surmonté d'une tête si atrocement laide que Ben tressaillit malgré lui.

C'était le dragon.

— Questor ! murmura Ben d'une voix rauque, n'osant crier. Le sorcier se tourna et leva les yeux vers l'énorme bête.

— Strabo !

Il y avait presque du respect dans sa voix.

Ils cessèrent de bouger, suspendus au milieu des airs. L'animal passa devant eux, si près qu'il sembla qu'il allait les frôler. Il ne les vit pas, car ils n'étaient pas vraiment visibles. Mais il sembla à Ben que l'animal avait ressenti leur présence. La tête écailleuse les survola et deux yeux injectés de sang se fixèrent sur eux. Les naseaux irréguliers s'ouvrirent largement. Un sifflement aigu et terrifiant déchira le silence de la nuit, puis s'éteignit lentement.

Le monstre ne ralentit pas plus qu'il ne changea de trajectoire. Il vola vers le nord-est jusqu'à redevenir un petit point sombre. Ben et Questor le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse.

— Mon Dieu ! soupira enfin Ben.

Sa soif d'aventures se trouvait soudain satisfaite.

— J'en ai assez de ce petit jeu, Questor ! Ramenez-nous à notre point de départ.

— La carte, Noble Seigneur, répondit calmement le magicien. Fixez vos yeux sur la carte et cherchez Bon Aloi.

Ben obéit aussitôt, rendu presque frénétique par l'envie de sentir un sol ferme sous ses pieds. Il retrouva le château et concentra ses pensées dessus. Presque immédiatement, il fut de retour dans la tour, debout devant le mur ouvert.

Il lâcha la rambarde comme si elle lui brûlait les mains et recula rapidement.

— Cette bête... C'est le dragon que j'ai rencontré dans la forêt !

— En effet, Noble Seigneur, c'est bien lui. Il a pour nom Strabo. Il habite dans l'Est, là où la vallée est un désert de marais et de broussailles. Il y vit seul, dernier représentant de sa race.

Ben se croisa les bras sur la poitrine, frissonnant soudain de froid.

— Il était assez proche pour qu'on puisse le toucher.

— Oh, ce n'était qu'apparence. La magie vous a fait croire le contraire, mais en vérité nous n'avons jamais quitté cette pièce.

— Quoi ?

— Vous pourrez vous y essayer seul un jour, Noble Seigneur. Il vous appartient d'utiliser les pouvoirs du contempler, maintenant que vous avez vu comment cela fonctionne.

— On peut le dire, oui : j'ai vu !

— En avez-vous assez appris sur Landover pour ce soir ? Voulez-vous dîner à présent ?

— Très bonne idée, répondit Ben qui avait retrouvé tout son calme.

Ils redescendirent les escaliers et retraversèrent les couloirs jusqu'à la salle à manger. Ben avait toujours besoin de réponses à certaines questions, mais, fatigué et affamé, il

décida que cela pouvait attendre. Il se laissa conduire et asseoir au haut bout de la table. Son estomac se remettait, son corps se réchauffait. Il avait survécu, et sans dégâts apparents. Alors, si c'était là le pire de ce qu'il devrait endurer...

— Voulez-vous du vin, Noble Seigneur ?

Questor interrompit le cours de ses pensées. Le jour avait disparu, et l'obscurité qui régnait sur le château se faisait plus profonde. L'enchanteur leva la main et tendit le doigt, et tout à coup les lustres s'allumèrent d'une lueur dorée sans flamme ni fumée ; il n'y avait pas de source apparente.

— Encore un peu de magie, dit Ben.

Le magicien sourit.

— Vous voulez du vin, avez-vous dit ?

— Oui, et vous pouvez me laisser la bouteille, répondit Ben en s'installant au fond de son fauteuil. Je vais me répéter, Questor, mais je ne veux plus de surprises. Je veux tout savoir. Le médaillon, Meeks, qui a vendu Landover et pourquoi. Je veux tout savoir.

Abernathy, assis à sa gauche, posa ses pattes sur la table et regarda Ben comme à son habitude, par-dessus la monture de ses lunettes.

— Si j'étais vous, Noble Seigneur, je boirais d'abord mon vin.

Le visage poilu lança un clin d'œil complice à Ciboule, assis juste à côté. Le kobold siffla et sourit de toutes ses dents.

Ben tendit la main vers le verre.

Il avait eu le temps de vider une bonne partie de la bouteille lorsque Navet reparut avec le repas. Il apportait un ragoût de bœuf aux légumes, du pain frais, du fromage et des pâtisseries. Même si tout ne tournait pas rond, au moins on ne mourait pas de faim, se dit Ben.

Lorsque l'on repassa le plat, Questor trouva la nourriture refroidie et suggéra qu'elle fût réchauffée. Navet siffla en montrant les dents, tandis qu'Abernathy déclarait qu'il préférait qu'on le mangeât froid. Questor, qui n'était pas d'accord, régla le conflit en utilisant la magie pour réchauffer à la fois

la marmite et son contenu. Le plat explosa et mit le feu à toute la table, ainsi qu'à la nappe qui la couvrait. Tout le monde se leva d'un bond, émettant force sifflements, cris et aboiements. Questor utilisa de nouveau ses pouvoirs et cette fois il plut dans la salle pendant un quart d'heure.

C'en était trop pour Ben. Le verre à la main, guidé par Abernathy, il se retira dans ses appartements, échaudé, trempé et ivre. Demain serait un autre jour, se dit-il sous les couvertures.



## COURONNEMENT

Le lendemain aurait peut-être effectivement été un jour meilleur, mais Ben n'eut pas l'occasion de le savoir.

Il dormit d'un sommeil peuplé de rêves véridiques et fantastiques. Il rêva qu'il retrouvait Annie vivante, mais que son euphorie d'être avec elle et de l'aimer était troublée par le sentiment diffus de ne pas pouvoir rester et de devoir la perdre encore ; ensuite ce fut Miles, caustique et cynique, qui lui répétait à chaque détour d'une promenade dans les rues de Chicago bordées de bonnie blues : « Je te l'avais bien dit. » Il rêva encore d'avocats, de salles d'audience où des jurés kobolds poussaient des sifflements et où les juges avaient des airs de chiens hirsutes.

Les rêves se succédèrent et le monde lui échappa.

Lorsqu'il s'éveilla, c'était le matin. Il était couché dans sa chambre, une vaste pièce tendue de tapisseries et de tentures de soie, décorée de chêne ciré et d'armoiries taillées dans la pierre. Son lit à baldaquin était un grand sarcophage de chêne et de fer qui aurait tout aussi bien pu faire office de péniche. Il sut que le matin était là, car un rai de lumière filtrait par les hautes fenêtres cintrées. Mais cette luminosité restait un halo gris filtré et décoloré par la brume. Ses appartements

Graum Wythe.....	747
Le darkling .....	763
Ensorcelés .....	779
Michel Ard Rhi .....	793
Mauvais calcul .....	809
Aller simple .....	819
Cages et châteaux .....	835
Devinettes.....	847
La clé des champs.....	865
Jéricho .....	877
Que le spectacle commence !.....	897
Chant d'amour .....	911
Perdue et retrouvée .....	929
Gambit .....	943
Rapt.....	963
Une horripilante démangeaison .....	979
Les délires d'Halloween .....	995
Un dragon à la barre .....	1011
Une histoire de bouchon .....	1025
Le retour.....	1041

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : L.01EUCN000858.N001  
Dépôt légal : janvier 2018